



78

LES JARDINS,

OU

L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES.

POÈME

PAR M. L'ABBÉ DE LILLE,

*de l'Académie Française.*



A PARIS,

de l'Imprimerie de PHILIPPE-DENYS PIERRES,  
Imprimeur Ordinaire du Roi rue Saint Jacques.

---

M. DCC. LXXXII.

1782





## AVERTISSEMENT.

**P**LUSIEURS personnes d'un grand mérite ont écrit en prose sur les jardins. L'auteur de ce poëme leur a emprunté quelques préceptes , & même quelques descriptions. Dans plusieurs endroits il a eu le bonheur de se rencontrer avec eux ; car son poëme a été commencé avant que leurs ouvrages parussent. Il ne dissimulera pas que c'est avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impression cet ouvrage trop attendu , & surtout trop loué. L'indulgence extrême de ceux qui l'ont entendu, lui est un garant trop sûr de la rigueur de ceux qui le liront.

Ce poëme a d'ailleurs un très-grand inconvénient , celui d'être un poëme didactique. Ce genre est nécessairement un peu froid , & doit le paroître encore davantage à une nation qui ne supporte guères , comme on l'a souvent remarqué , que les vers composés pour le théâtre , & qui sont la

peinture des passions ou des ridicules. Peu de personnes, je dirois même peu de gens de lettres, lisent les Géorgiques de Virgile ; & tous ceux qui connoissent la langue latine , sçavent par cœur le quatrième livre de l'Enéide.

Dans le premier de ces deux poèmes , le poète paroît regretter que les bornes de son sujet ne lui permettent pas de chanter les jardins. Après avoir lutté long-tems contre les détails un peu ingrats de la culture générale des champs , il semble desirer de se reposer sur des objets plus rians ; mais resserré dans les limites de son sujet , il s'en est dédommagé par une exquise rapide & charmante des jardins , & par ce touchant épisode d'un vieillard heureux dans son petit enclos cultivé par ses mains.

Ce que le poète Romain regrettoit de ne pouvoir faire, le pere Rapin l'a exécuté. Il a écrit dans la langue, & quelquefois dans

le style de Virgile, un poëme en quatre chants sur les jardins, qui eut un grand succès, dans un tems où on lisoit encore des vers latins modernes. Son ouvrage n'est pas sans élégance; mais on y desireroit plus de précision & des épisodes plus heureux.

Le plan de son poëme manque d'ailleurs d'intérêt & de variété. Un chant tout entier est consacré aux eaux, un aux arbres, un aux fleurs. On devine d'avance ce long catalogue, & cette énumération fastidieuse qui appartient plus à un botaniste qu'à un poëte: & cette marche méthodique, qui seroit un mérite dans un traité en prose, est un grand défaut dans un ouvrage en vers, où l'esprit demande qu'on le mène par des routes un peu détournées, & qu'on lui présente des objets inattendus.

De plus, il a chanté les jardins du genre régulier, & la monotonie attachée à la grande régularité, a passé du sujet dans le

poëme. L'imagination , naturellement amie de la liberté , tantôt se promène péniblement dans les dessins contournés d'un parterre , tantôt va expirer au bout d'une longue allée droite ; par-tout elle regrette la beauté un peu défordonnée & la piquante irrégularité de la nature.

Enfin , il n'a traité que la partie mécanique de l'art des jardins ; il a entièrement oublié la partie la plus essentielle , celle qui cherche dans nos sensations , dans nos sentimens , la source des plaisirs que nous causent les scènes champêtres & les beautés de la nature , perfectionnées par l'art. En un mot , ses jardins sont ceux de l'architecte ; les autres sont ceux du philosophe , du peintre & du poëte.

Ce genre a beaucoup gagné depuis quelques années ; & , si c'est encore un effet de la mode , il faut lui rendre grace. L'art des jardins , qu'on pourroit appeller le luxe de

l'agriculture , me paroît un des amusemens les plus convenables , je dirois presque les plus vertueux des personnes riches. Comme culture , il les ramène à l'innocence des occupations champêtres ; comme décoration il favorise sans danger ce goût de dépenses , qui fuit les grandes fortunes ; enfin il a , pour cette classe d'hommes , le double avantage de tenir à la fois aux goûts de la ville & à ceux de la campagne.

Ce plaisir des particuliers s'est trouvé joint à l'utilité publique ; il a fait aimer aux personnes opulentes le séjour de leurs terres. L'argent qui auroit entretenu les artisans du luxe , va nourrir les cultivateurs , & la richesse retourne à sa véritable source. De plus , la culture s'est enrichie d'une foule de plantes ou d'arbres étrangers ajoutés aux productions de notre sol , & cela vaut bien tout le marbre que nos jardins ont perdu.



Heureux si ce poëme peut répandre encore davantage ces goûts simples & purs ! car , comme l'Auteur de ce poëme l'a dit ailleurs,

Qui fait aimer les champs , fait aimer la vertu,





# LES JARDINS,

## P O E M E.

### CHANT PREMIER.

LE doux printems revient , & ranime à la fois  
Les oiseaux , les zéphirs , & les fleurs , & ma voix.  
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre ?  
Ah ! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire ,  
Dans les champs , dans les bois , sur les monts d'a-  
lentour ,  
Quand tout rit de bonheur , d'espérance & d'amour,  
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la  
gloire ;  
Sur un char foudroyant qu'il place la victoire ;  
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :  
Flore a souri ; ma voix va chanter les jardins.  
Je dirai comment l'art , dans de frais payfages ,  
Dirige l'eau , les fleurs , les gazons , les ombrages.

Toi donc qui , mariant la grace & la vigueur ,  
Sçais du chant didactique animer la langueur ,  
O Muse ! si jadis , dans les vers de Lucrèce ,  
Des austères leçons tu polis la rudesse ;  
Si par toi , sans flétrir le langage des dieux ,  
Son rival a chanté le soc laborieux ;  
Viens orner un sujet plus riche , plus fertile ,  
Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.  
N'empruntons point ici d'ornement étranger ;

Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager ;  
 Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,  
 Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

L'art innocent & doux que célèbrent mes vers ;  
 Remonte aux premiers jours de l'antique univers.  
 Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,  
 D'un heureux coin de terre il soigna la parure ;  
 Et plus près de ses yeux il rangea sous ses loix  
 Des arbres favoris & des fleurs de son choix.  
 Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique  
 Décoroit un verger. D'un art plus magnifique  
 Babylone éleva des jardins dans les airs.  
 Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,  
 Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,  
 Alloient calmer leur foudre & reposer leur gloire.  
 La sagesse autrefois habitoit les jardins,  
 Et d'un air plus riant instruisoit les humains :  
 Et quand les dieux offroient un Elysée aux sages,  
 Etoit-ce des palais ? c'étoit de verts bocages ;  
 C'étoit des prés fleuris, séjour des doux loifirs,  
 Où d'une longue paix ils goûtoient les plaisirs.  
 Ouvrons donc, il est tems, ma carrière nouvelle ;  
 PHILIPPE m'encourage, & mon sujet m'appelle.  
 Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,  
 Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais.  
 Ce noble emploi demande un artiste qui pense ;  
 Prodigue de génie, & non pas de dépense.



Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,  
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.

Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nom-  
bre,

Les jets de la lumière, & les masses de l'ombre,

Les heures, les saisons, variant tour-à-tour

Le cercle de l'année & le cercle du jour,

Et des prés émaillés les riches broderies,

Et des rians côteaux les vertes draperies,

Les arbres, les rochers, & les eaux, & les fleurs;

Ce sont-là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs:

La nature est à vous, & votre main féconde

Dispose, pour créer, des élémens du monde.

Mais avant de planter, avant que du terrain

Votre bêche imprudente ait entamé le sein,

Pour donner aux jardins une forme plus pure,

Observez, connoissez, imitez la nature.

N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,

Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés

Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie

Vous jette en une douce & longue rêverie?

Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappans,

Et des champs apprenez l'art de parer les champs.

Voyez aussi les lieux qu'un goût sçavant décore.

Dans ces tableaux choisis vous choisirez encore.

Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,

De héros en héros, d'âge en âge embelli.

Belœil, tout à la fois magnifique & champêtre,

Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,

Vous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton ;  
 Timide avant-coureur de la belle saison ,  
 L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle  
 Fit le premier en France entrevoir le modèle.  
 Les Graces en riant dessinèrent Montreuil.  
 Maupertuis , le Désert , Rincy , Limours , Auteuil ,  
 Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare !  
 L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.  
 Semblable à son auguste & jeune déité ,  
 Trianon joint la grace avec la majesté.  
 Pour elle il s'embellit , & s'embellit par elle.  
 Et toi , d'un Prince aimable ô l'asyle fidèle !  
 Dont le nom trop modeste est indigne de toi ,  
 Lieu charmant ! offre-lui tout ce que je lui doi ,  
 Un fortuné loisir , une douce retraite.  
 Bienfaiteur de mes vers , ainsi que du poëte ,  
 C'est lui qui , dans le choix d'écrivains enchanteurs ,  
 Dans ce jardin paré de poëtiques fleurs ,  
 Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe  
 La violette croît auprès du lys superbe.  
 Compagnon inconnu de ces hommes fameux ,  
 Ah ! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux ,  
 Je peindrois tes jardins , le dieu qui les habite ,  
 Les arts & l'amitié qu'il y mène à sa suite.  
 Beau lieu ! fais mon bonheur. Et moi , si quelque  
 jour ,  
 Grace à lui , j'embellis un champêtre séjour ,  
 De mon illustre appui j'y placerais l'image.  
 De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage :

Pour elle je cultive & j'enlace en festons  
 Le myrthe & le laurier , tous deux chers aux Bour-  
 bons.  
 Et si l'ombre , la paix , la liberté m'inspire,  
 A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.

J'ai dit les lieux charmans que l'art peut imiter ;  
 Mais il est des écueils que l'art doit éviter.  
 L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.  
 Ne prêtez point au sol des beautés qu'il refuse :  
 Avant tout connoissez votre site ; & du lieu  
 Adorez le génie , & consultez le dieu.  
 Ses loix impunément ne sont pas offensées.  
 Cependant , moins hardi qu'étrange en ses pensées ;  
 Tous les jours , dans les champs , un artiste sans goût  
 Change , mêle , déplace , & dénature tout ;  
 Et , par l'absurde choix des beautés qu'il allie ,  
 Revient gâter en France un site d'Italie.  
 Ce que votre terrain adopte avec plaisir ,  
 Sçachez le reconnoître , osez vous en saisir.  
 C'est mieux que la nature , & cependant c'est elle ;  
 C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.  
 Ainsi sçavoient choisir les Berghems , les Pouffins.  
 Voyez , étudiez leurs chefs-d'œuyre divins :  
 Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture ,  
 Quel'art reconnoissant le rende à la nature.

Maintenant des terrains examinons le choix ,  
 Et quels lieux se plairont à recevoir vos loix.  
 Il fut un tems funeste , où , tourmentant la terre ,  
 Aux sites les plus beaux l'art déclaroit la guerre ,

Et, comblant les vallons, & rasant les côteaux,  
 D'un fol heureux formoit d'insipides plateaux.  
 Par un contraire abus, l'art, tyran des campagnes,  
 Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.  
 Evitez ces excès. Vos soins infructueux  
 Vainement combattroient un terrain montueux ;  
 Et dans un fol égal, un humble monticule  
 Veut être pittoresque, & n'est que ridicule.

Desirez-vous un lieu propice à vos travaux ?  
 Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux,  
 J'aimerois ces hauteurs, où sans orgueil domine  
 Sur un riche vallon une belle colline.  
 Là, le terrain est doux sans insipidité,  
 Elevé sans roideur, sec sans aridité.  
 Vous marchez : l'horison vous obéit. La terre  
 S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre.  
 Vos sites, vos plaisirs changent à chaque pas.

Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,  
 Au fond d'un cabinet, d'un jardin symétrique  
 Confie au froid papier le plan géométrique ;  
 Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,  
 Dessinez ces aspects, ces côteaux, ce lointain ;  
 Devinez les moyens, pressentez les obstacles :  
 C'est des difficultés que naissent les miracles.

Le sol le plus ingrat connoitra la beauté.  
 Est-il nu ? que des bois parent sa nudité :  
 Couvert ? portez la hache en ces forêts profondes :  
 Humide ? en lacs pompeux, en rivières fécondes  
 Changez cette onde impure ; & , par d'heureux tra-  
 vaux,

Corrigez à la fois l'air , la terre & les eaux :  
 Aride enfin ? cherchez , sondez , fouillez encore :  
 L'eau , lente à se trahir , peut-être est près d'éclorre.  
 Ainsi d'un long effort moi-même rebuté ,  
 Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité ,  
 Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile ,  
 Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.

Il est des soins plus doux , un art plus enchan-  
 teur.  
 C'est peu de charmer l'œil , il faut parler au cœur.  
 Avez-vous donc connu ces rapports invisibles  
 Des corps inanimés & des êtres sensibles ?  
 Avez-vous entendu des eaux , des prés , des bois ,  
 La muette éloquence & la secrète voix ?  
 Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre ,  
 Du noble au gracieux , les passages sans nombre  
 M'intéressent toujours. Simple & grand , fort &  
 doux ,  
 Unifiez tous les tons pour plaire à tous les goûts.  
 Là , que le peintre vienne enrichir sa palette ;  
 Que l'inspiration y trouble le poëte ;  
 Que le sage , du calme y goûte les douceurs ;  
 L'heureux , ses souvenirs ; le malheureux , ses  
 pleurs.

Mais l'audace est commune , & le bon-sens est rare.  
 Au lieu d'être piquant , souvent on est bizarre.  
 Gardez que , mal unis , ces effets différens  
 Ne forment qu'un chaos de traits incohérens :  
 Les contradictions ne sont pas des contrastes.  
 D'ailleurs , à ces tableaux il faut des toiles vastes.



N'allez pas refferrer dans des cadres étroits  
 Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.  
 On rit de ces jardins, absurde parodie  
 Des traits que jette en grand la nature hardie,  
 Où l'art, invraisemblable à la fois & grossier,  
 Enferme en un arpent un pays tout entier.

Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,  
 Variez les objets, ou que leur aspect change.  
 Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,  
 Qu'ils offrent tour-à-tour vingt spectacles divers.  
 Que, de l'effet qui fuit, l'adroite incertitude  
 Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude;  
 Qu'enfin les ornemens avec choix soient placés,  
 Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.

Sur-tout, du mouvement : sans lui, sans sa ma-  
 gie,  
 L'esprit défocqué retombe en léthargie ;  
 Sans lui, sur vos champs froids mon œil glisse au  
 hazard.  
 Des grands peintres encor faut-il attester l'art ?  
 Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile  
 De mobiles objets sur la toile immobile,  
 L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,  
 Les globes de fumée exhalés des hameaux,  
 Les troupeaux, les pasteurs, & leurs jeux, & leur  
 danse.  
 Saisissez leur secret. Plantez en abondance  
 Ces souples arbrisseaux, & ces arbres mouvans  
 Dont la tête obéit à l'haleine des vents ;  
 Quels qu'ils soient, respectez leur flottante ver-  
 dure,

Et défendez au fer d'outrager la nature.  
 Voyez-la deffiner ces chênes, ces ormeaux.  
 Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,  
 Des rameaux au feuillage augmentant leur souplesse,  
 Des ondulations leur donna la mollesse.  
 Mais les ciseaux cruels . . . . Prévenez ce forfait ;  
 Nymphes des bois, courez. Que dis-je ? c'en est fait.  
 L'acier a retranché leur cime verdoyante.  
 Je n'entends plus au loin, sur leur tête ondoyante,  
 Le rapide aquilon légèrement courir,  
 Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, & mourir.  
 Froids, monotones, morts, du fer qui les mutile  
 Ils semblent avoir pris la roideur immobile.

Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,  
 A vos arbres laissez leur doux balancement.  
 Qu'en mobiles objets la perspective abonde :  
 Faites courir, bondir & rejaillir cette onde.  
 Vous voyez ces vallons, ces bois, ces champs dé-  
 ferts ;  
 Des différens troupeaux, dans les sites divers  
 Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.  
 Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,  
 Je vois la chèvre pendre. Ici, de mille agneaux  
 L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.  
 Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,  
 Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine ;  
 Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,  
 Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,

Déploie, en se jouant, dans un gras pâturage  
 Sa vigueur indomptée & sa grace sauvage.  
 Que j'aime, & sa souplesse, & son port animé;  
 Soit que dans le courant du fleuve accoutumé  
 En frissonnant il plonge, &, luttant contre l'onde,  
 Batte du pied le flot qui blanchit & qui gronde;  
 Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;  
 Soit que, livrant aux vents ses longs crins vaga-  
 bonds,  
 Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,  
 Beau d'orgueil & d'amour, il vole à ses amantes!  
 Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.

Ainsi de la nature épuisant le trésor,  
 Le terrain, les aspects, les eaux, & les ombrages  
 Donnent le mouvement, la vie aux paysages.

Mais, si du mouvement notre œil est enchanté,  
 Il ne chérit pas moins un air de liberté.  
 Laissez donc des jardins la limite indécise,  
 Et que votre art l'efface, ou du moins la déguise.  
 Où l'œil n'espère plus, le charme disparaît.  
 Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret :  
 Bientôt il nous ennuie, & même nous irrite.  
 Au-delà de ces murs, importune limite,  
 On imagine encor de plus aimables lieux,  
 Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.  
 Quand toujours guerroyant, vos gothiques ancêtres  
 Transformoient en champ clos leurs asyles champê-  
 tres.  
 Chacun dans son donjon, de murs environné,  
 Pour vivre sûrement, vivoit emprisonné,

Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte  
Que conserve l'orgueil & qu'inventa la crainte ?  
A ces murs qui gênoient, attristoient les regards ;  
Le goût préféreroit ces verdoyans remparts ,  
Ces murs tissus d'épine , où votre main tremblante  
Cueille , & la rose inculte , & la mère sanglante.

Mais les jardins bornés m'importunent encor.  
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'effor  
Vers un genre plus vaste & des formes plus belles ;  
Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.  
Les jardins appelloient les champs dans leur séjour ;  
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.

Du haut de ces côteaux , de ces monts , d'où la vue  
D'un vaste paysage embrasse l'étendue ,  
La nature au génie a dit : « Ecoute-moi.  
Tu vois tous ces trésors ; ces trésors sont à toi.  
Dans leur pompe sauvage & leur brute richesse ;  
Mes travaux imparfaits implorent ton adresse ».  
Elle dit : il s'élançe , il va de tous côtés  
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés.  
Des vallons aux côteaux , des bois à la prairie ,  
Il retouche en passant le tableau qui varie.  
Il sçait , au gré des yeux , réunir , détacher ,  
Eclairer , rembrunir , découvrir ou cacher.  
Il ne compose pas ; il corrige , il épure ,  
Il achève les traits qu'ébaucha la nature.  
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur ;  
La forêt égayée adoucit son horreur ;  
Un ruisseau s'égaroit , il dirige sa course ;

Il s'empare d'un lac , s'enrichit d'une source.  
 Il veut , & des sentiers courent de toutes parts  
 Chercher , saisir , lier tous ces membres épars ,  
 Qui , surpris , enchantés du nœud qui les rassemble ,  
 Forment de cent détails un magnifique ensemble.

Ces grands travaux peut-être épouvantent votre  
 art.

Rentrez dans nos vieux parcs , & voyez d'un regard  
 Ces riens dispendieux , ces recherches frivoles ,  
 Ces treillages sculptés , ces bassins , ces rigoles.  
 Avec bien moins de frais qu'un art minutieux  
 N'orna ce seul réduit , qui plaît un jour aux yeux ;  
 Vous allez embellir un paysage immense.  
 Tombez devant cet art , fautive magnificence ,  
 Et qu'un jour , transformée en un nouvel Eden ,  
 La France à nos regards offre un vaste jardin !

Que si vous n'osez pas tenter cette carrière ,  
 Du moins de vos enclos franchissant la barrière ,  
 Par de riches aspects aggrandissez les lieux.  
 D'un vallon , d'un côteau , d'un lointain gracieux ,  
 Ajoutez à vos parcs l'étrangère étendue ;  
 Possédez par les yeux , jouissez par la vue.

Sur-tout sçachez saisir , enchaîner à vos plants  
 Ces accidens heureux qui distinguent les champs.  
 Ici , c'est un hameau que des bois environnent ;  
 Là , de leurs longues tours les cités se couronnent ;  
 Et l'ardoise azurée , au loin frappant les yeux ,  
 Cour en sommet aigu se perdre dans les cieux.

Oublierai-je ce fleuve , & son cours , & ses rives ?



Votre œil de loin poursuit les voiles fugitives.  
Des îles quelquefois s'élèvent de son sein ;  
Quelquefois il s'enfuit sous l'arc d'un pont lointain.

Et si la vaste mer à vos yeux se présente ,  
Montrez , mais variez cette scène imposante.  
Ici , qu'on l'entrevoie à travers des rameaux.  
Là , dans l'enfoncement de ces profonds berceaux ;  
Comme au bout d'un long tube une voute la montre.  
Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre ,  
La perd encore ; enfin la vue en liberté  
Tout-à-coup la découvre en son immensité.  
Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare ;  
Mais , il faut l'avouer , c'est d'une main avare  
Que les hommes , les arts , la nature & le tems  
Sèment autour de nous de riches accidens.

O plaines de la Grèce ! ô champs de l'Aufonie !  
Lieux toujours inspirans , toujours chers au génie !  
Que de fois arrêté dans un bel horizon ,  
Le peintre voit , s'enflamme , & saisit son crayon ,  
Dessine ces lointains , & ces mers , & ces îles ,  
Ces ports , ces monts brûlans & devenus fertiles ,  
Des laves de ces monts encor tout menaçans ,  
Sur des palais détruits d'autres palais naissans ,  
Et , dans ce long tourment de la terre & de l'onde ,  
Un nouveau monde éclos des débris du vieux  
monde !  
Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté ,  
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté ;  
Mais , j'en jure , & Virgile , & ses accords sublimes ,

J'irai , de l'Apennin je franchirai les cimes ;  
 J'irai , plein de son nom , plein de ses vers sacrés ,  
 Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Vous , épris des beautés qu'étaient ces rivages ,  
 Au lieu de ces aspects , de ces grands paysages ,  
 N'avez-vous au-dehors que d'insipides champs ?  
 Qu'au dedans , des objets mieux choisis , plus tou-  
 chans  
 Dédommagent vos yeux d'une vue étrangère :  
 Dans votre propre enceinte apprenez à vous plaire ;  
 Symbole heureux du sage , indépendant d'autrui ,  
 Qui rentre dans son ame , & se plaît avec lui.  
 Je m'enfonce avec vous dans ce secret asyle.

Toutefois aux lieux même où le sol plus fertile  
 En aspects variés est le plus abondant ,  
 Des trésors de la vue économe prudent ,  
 Faites-les acheter d'une course légère.  
 Que votre art les promette , & que l'œil les espère :  
 Promettre , c'est donner ; espérer , c'est jouir.  
 Il faut m'intéresser , & non pas m'éblouir.

Dans mes leçons encor je voudrois vous appren-  
 dre  
 L'art d'avertir les yeux , & l'art de les surprendre.

Mais avant de dicter des préceptes nouveaux ;  
 Deux genres , dès long-tems ambitieux rivaux ,  
 Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente  
 D'un dessin régulier l'ordonnance imposante ,  
 Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoissent  
 pas ,  
 D'une pompe étrangère embellit leurs appas ,

Donne aux arbres des loix , aux ondes des entraves ,  
Et , despote orgueilleux , brille entouré d'esclaves.  
Son air est moins riant & plus majestueux.

L'autre , de la nature amant respectueux ,  
L'orne , sans la farder , traite avec indulgence  
Ses caprices charmans , sa noble négligence ,  
Sa marche irrégulière , & fait naître avec art  
Les beautés du désordre , & même du hazard.

Chacun d'eux a ses droits ; n'excluons l'un ni  
l'autre :

Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.

Ainsi que leurs beautés , tous les deux ont leurs  
loix.

L'un est fait pour briller chez les grands & les rois ;  
Les rois sont condamnés à la magnificence .

On attend autour d'eux l'effort de la puissance ;

On y veut admirer , enivrer ses regards

Des prodiges du luxe & du faste des arts.

L'art peut donc subjuguier la nature rebelle ;

Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher  
d'elle.

Son éclat fait ses droits ; c'est un usurpateur

Qui doit obtenir grace , à force de grandeur.

Loin donc ces froids jardins , colifichet champêtre ;

Insipides réduits , dont l'insipide maître

Vous vante , en s'admirant , ses arbres bien peignés ;

Ses petits fallons verts , bien tondus , bien soignés ;

Son plant bien symétrique , où , jamais solitaire ,

Chaque allée a sa sœur , chaque berceau son frere ;

Ses sentiers ennuyés d'obéir au cordeau ,

Son parterre brodé , son maigre filet d'eau ;  
 Ses buis tournés en globe , en pyramide , en vase ,  
 Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.  
 Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin ;  
 Et préfère un champ brut à son triste jardin.

Loin de ces vains apprêts , de ces petits prodiges ;  
 Venez , suivez mon vol au pays des prestiges ,  
 A ce pompeux Versailles , à ce riant Marly ,  
 Que Louis , la nature , & l'art ont embelli.  
 C'est-là que tout est grand , que l'art n'est point ti-  
 mide ;  
 Là , tout est enchanté. C'est le palais d'Armide ;  
 C'est le jardin d'Alcine , ou plutôt d'un héros  
 Noble dans sa retraite , & grand dans son repos ,  
 Qui cherche encore à vaincre , à dompter des obsta-  
 cles ,  
 Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.  
 Voyez-vous & les eaux , & la terre , & les bois ,  
 Subjugués à leur tour , obéir à ses loix ;  
 A ces douze palais d'élégante structure ,  
 Ces arbres marier leur verte architecture ;  
 Ces bronzes respirer ; ces fleuves suspendus ,  
 En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus  
 Tomber , se replonger dans des canaux superbes ;  
 Là , s'épancher en nappe ; ici , monter en gerbes ;  
 Et , dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur ,  
 Pleuvoir en gouttes d'or , d'émeraude & d'azur ?  
 Si j'égaré mes pas dans ces bocages sombres ,  
 Des Faunes , des Sylvains en ont peuplé les ombres ,  
 Et Diane & Vénus enchantent ce beau lieu.

Tout

Tout bosquet est un temple, & tout marbre est un dieu ;

Et Louis, respirant du fracas des conquêtes ,  
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.

Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.

J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées

Roulent pompeusement , avec soin cadencées :

Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur ,

Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Du marbre , de l'airain que le luxe prodigue ,

Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue ;

Mais les bois , mais les eaux, mais les ombrages frais ,

Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.

Aimez donc des jardins la beauté naturelle.

Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.

Regardez dans Milton. Quand ses puissantes mains

Préparent un asyle aux premiers des humains ;

Le voyez-vous tracer des routes régulières ,

Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières ?

Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens

L'enfance de la terre & son premier printems ?

Sans contrainte, sans art , de ses douces prémices

La Nature épuisa les plus pures délices.

Des plaines , des côteaux le mélange charmant ,

Les ondes à leur choix errantes mollement ,

Des sentiers sinueux les routes indécises ,

Le désordre enchanteur, les piquantes surprises ;

Des aspects où les yeux hésitoient à choisir ,



Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.  
 Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,  
 Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,  
 Charme de l'odorat, du goût & des regards,  
 Élégamment groupés, négligemment épars,  
 Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue  
 Ouvroient dans le lointain une scène imprévue ;  
 Ou, tombant jusqu'à terre, & recourbant leurs bras,  
 Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas ;  
 Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,  
 Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.  
 Dirai-je ces forêts d'arbuttes, d'arbrisseaux,  
 Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux  
 Leurs bras voluptueux & leurs tiges fleuries ?

C'est-là que, les yeux pleins de tendres rêveries,  
 Eve à son jeune époux abandonna sa main,  
 Et rougit comme l'aube aux portes du matin.  
 Tout les félicitoit dans toute la nature,  
 Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.  
 La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs,  
 Zéphyre aux antres verts redisoit leurs soupirs ;  
 Les arbres frémissaient, & la rose inclinée  
 Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.

O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !  
 Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,  
 Vivroit, loin des tourmens où l'orgueil est en proie,  
 Riche de fruits, de fleurs, d'innocence & de joie !

# ES JARDINS ,

## SECOND CHANT.

**O**H ! si j'avois ce luth dont le charme autrefois  
 Entraînoit sur l'Hébus les rochers & les bois ,  
 Je le ferois parler ; & sur les payfages  
 Les arbres tout-à-coup déploïeroient leurs ombrages :  
 Le chêne , le tilleul , le cédre & l'oranger  
 En cadence viendroient dans mes champs se ranger .  
 Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles ;  
 La lyre est fans pouvoir , les rochers fans oreilles ;  
 L'arbre refte immobile aux fons les plus flatteurs ,  
 Et l'art & le travail font les feuls enchanteurs .

Apprenez donc de l'art quel foin & quelle adrefle  
 Prête aux arbres divers la grace ou la richeffe .

Par fes fruits , par fes fleurs , par fon beau vêtement ,  
 L'arbre eft de nos jardins le plus bel ornement .  
 Pour mieux plaïre à nos yeux combien il prend de  
 formes !  
 Là , s'étendent fes bras pompeufement informes ;  
 Sa tige ailleurs s'élance avec légéreté .  
 Ici , j'aime fa grace , & là , fa majefté .  
 Il tremble au moindre fouffle , ou contre la tempête  
 Roidit fon tronc noueux & fa robuste tête .  
 Rude ou poli , baiffant ou dreflant fes rameaux ,  
 Véritable Protée entre les végétaux ,  
 Il change inceffamment , pour orner la nature ,  
 Sa taille , fa couleur , fes fruits & fa verdure .

Ces effets variés font les trésors de l'art ,  
Que le goût lui défend d'employer au hafard.

Des divers plants encor la forme & l'étendue  
Sous des aspects divers fe présente à la vue.  
Tantôt un bois profond , sauvage , ténébreux ,  
Epanche une ombre immense ; & tantôt, moins nom-  
breux ,  
Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage :  
Plus loin , distribués dans un frais payfage ,  
Des groupes élégans fixent l'œil enchanté :  
Ailleurs , fe confiant à fa propre beauté ,  
Un arbre feul fe montre , & feul orne la terre.  
Tels, fi la paix des champs peut rappeler la guerre ,  
Une nombreufe armée étale à nos regards  
Des bataillons épais , des pelotons épars ;  
Et là , fier de fa force & de fa renommée ,  
Un héros feul avance , & vaut feul une armée.  
Tous ces plants différens fuivent diverfes loix.

Dans les jardins de l'art , notre luxe autrefois  
Des arbres ifolés dédaignoit la parure :  
Ils plaifent aujourd'hui dans ceux de la nature.  
Par un caprice heureux , par de fçavans hafards ,  
Leurs plants défordonnés charmeront nos regards ,  
Qu'ils différent d'aspect , de forme , de diftance.  
Que toujours la grandeur , ou du moins l'élégance  
Diftingue chaque tige ; ou que l'arbre honteux  
Se cache dans la foule , & difparoiffe aux yeux.  
Mais lorsqu'un chêne antique , ou lorsqu'un vieil  
érable ,  
Patriarche des bois , lève un front vénérable ,

Qué toute sa tribu, se rangeant à l'entour ;  
 S'écarte avec respect, & compose sa cour ;  
 Ainsi, l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.

Avec bien plus de choix & plus de goût encore ,  
 Les groupes formeront mille tableaux heureux.  
 D'arbres plus ou moins forts, & plus ou moins nom-  
 breux  
 Formez leur masse épaisse, ou leurs touffes légères ;  
 De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de freres.  
 C'est par eux que l'on peut varier ses desins ,  
 Rapprocher, & tantôt repousser les lointains ,  
 Réunir, séparer, & sur les payfages  
 Etendre, ou replier le rideau des ombrages.

Vos groupes sont formés : il est tems que ma  
 voix  
 A connoître un peu d'art accoutume les bois.

Bois augustes, salut ! Vos voûtes poétiques  
 N'entendent plus le Barde & ses affreux cantiques ;  
 Mais un plus doux délire habite vos déserts ,  
 Et vos antres encor nous instruisent en vers ;  
 Vous inspirez les miens, ombres majestueuses !  
 Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respec-  
 tueuses  
 Viennent vous embellir, mais sans vous profaner ;  
 C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.

Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans  
 nombre ,  
 Ici, des troncs pressés rembruniront leur ombre :  
 Là, de quelques rayons égayant ce séjour,  
 Formez un doux combat de la nuit & du jour.

Plus loin , marquant le sol de leurs feuilles légères,  
 Quelques arbres épars joueront dans les clarières ;  
 Et flottant l'un vers l'autre , & n'osant se toucher ,  
 Paroîtront à la fois se fuir & se chercher .

Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austère :

Mais n'en détruisez pas le grave caractère .

De détails trop fréquens , d'objets minutieux

N'allez pas découper son ensemble à nos yeux .

Qu'il soit un , simple & grand , & que votre art lui  
 laisse ,

Avec toute sa pompe , un peu de sa rudesse .

Montrez ces troncs brisés ; je veux des noirs torrens

Dans le creux des ravins suivre les flots errans .

Du tems, des eaux, de l'air n'effacez point la trace ;

De ces rochers pendans respectez la menace ,

Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté

Tout respire une mâle & sauvage beauté .

Telle on aime d'un bois la rustique noblesse .

Le bocage moins fier , avec plus de mollesse

Déploie à nos regards des tableaux plus rians ,

Veut un site agréable , & des contours lians ,

Fuit , revient , & s'égare en routes finieuses ,

Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses ;

Et j'y crois voir encore , ivre d'un doux loisir ,

Epicure dicter les leçons du plaisir .

Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage

Renferment leur richesse élégante ou sauvage ;

Il en faut avec soin embellir les dehors .

Avant tout , n'allez point , symétrisant leurs bords ,



Par vos murs de verdure & vos tristes charmilles  
 Nous cacher des forêts les nombreuses familles :  
 Je veux les voir ; je veux , perçant au fond des bois ,  
 Voir ces arbres divers qui croissent à la fois ;  
 Les uns tout vigoureux & tout frais de jeunesse ,  
 D'autres tout décrépits , tout noueux de vieillesse ;  
 Ceux-ci rampans , ceux-là , fiers tyrans des forêts ,  
 Des tributs de la sève épuisant leurs sujets :  
 Vaste scène , où des mœurs , de la vie & des âges ,  
 L'esprit avec plaisir reconnoit les images.

Près de ces grands effets , que sont ces verts rem-  
 parts ,  
 Dont la forme importune attriste les regards ,  
 Forme toujours la même , & jamais imprévue ?  
 Riche variété , délices de la vue ,  
 Accours , viens rompre enfin l'insipide niveau ,  
 Brise la triste équerre & l'ennuyeux cordeau :  
 Par un mélange heureux de golphes , de faillies ,  
 Leslisières des bois veulent être embellies.  
 L'œil , qui des plants tracés par l'uniformité  
 Se dégoûte , & s'élance à leur extrémité ,  
 Se plaît à parcourir , dans sa vaste étendue ,  
 De ces bords variés la forme inattendue ;  
 Il s'égaré , il se joue en ces replis nombreux ;  
 Tour-à-tour il s'enfonce , il ressort avec eux ;  
 Sur les tableaux divers que leur chaîne compose  
 De distance en distance avec plaisir repose :  
 Le bois s'en agrandit , & , dans ses longs retours ,  
 Varie à chaque pas son charme & ses détours.

Dessinez donc sa forme , & d'abord qu'on choisisse  
 Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice.  
 Mais ne vous hâtez point ; condamnez à regret :  
 Avant d'exécuter un rigoureux arrêt ,  
 Ah ! songez que du tems ils font le lent ouvrage ,  
 Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage ,  
 Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur .

Quelquefois cependant un ingrat possesseur ,  
 Sans besoin , sans remords les livre à la coignée .  
 Renversés sur le sein de la terre indignée ,  
 Ils meurent ; de ces lieux s'exilent pour toujours  
 La douce rêverie & les discrets amours .  
 Ah ! par ces bois sacrés , dont le feuillage sombre  
 Aux danses du hameau prêta souvent son ombre ,  
 Par ces dômes touffus qui couvroient vos aïeux ,  
 Profânes , respectez ces troncs religieux ;  
 Et quand l'âge leur laisse une tige robuste ,  
 Gardez-vous d'attenter à leur vieilleffe auguste :  
 Trop-tôt le jour viendra que ces bois languissans ,  
 Pour céder leur empire à de plus jeunes plants ,  
 Tomberont sous le fer , & de leur tête altière  
 Verront l'antique honneur flétri dans la poussière .  
 O Versailles ! ô regrets ! ô bosquets ravissans !  
 Chefs-d'œuvre d'un grand Roi , de Le Nôtre & des  
 ans ,  
 La hache est à vos pieds & votre heure est venue .  
 Cet arbres dont l'orgueil s'élançoit dans la nue ,  
 Frappés dans leur racine , & balançant dans l'air  
 Leurs superbes sommets ébranlés par le fer ,

Tombent, & de leurs troncs jonchent au loin ces  
routes

Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissoient en  
voûtes :

Ils sont détruits, ces bois, dont le front glorieux

Ombrageoit de Louis le front victorieux,

Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,

Les arts voluptueux multiplioient les fêtes !

Amour qu'est devenu cet asyle enchanté

Qui vit de Montespan soupirer la fierté ?

Qu'est devenu l'ombrage où, si belle & si tendre ;

A son amant surpris & charmé de l'entendre

La Valière apprenoit le secret de son cœur,

Et sans se croire aimée avouoit son vainqueur ?

Tout périt, tout succombe ; au bruit de ce ravage

Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage ?

Tout ce peuple d'oiseaux fiers d'habiter ces bois,

Qui chantoient leurs amours dans l'asyle des rois ;

S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.

Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verds porti-  
ques,

D'un voile de verdure autrefois habillés,

Tous honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,

Pleurent leur doux ombrage ; &, redoutant la vue,

Vénus même une fois s'étonna d'être nue.

Croissez, hâtez votre ombre, & repeuplez ces  
champs,

Vous, jeunes arbrisseaux ; & vous, arbres mourans,

Consolez-vous. Témoins de la foiblesse humaine,

Vous avez vu périr & Corneille & Turenne :

Vous comptez cent printems, hélas ! & nos beaux  
jours

S'envolent les premiers , s'envolent pour toujours !

Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge ;  
 Mais trop heureux aussi qui créa son bocage :  
 Ces arbres , dont le tems prépare la beauté ,  
 Il dit comme Cyrus ; « C'est moi qui les plantai ».

Vous donc , si de vos plants vous êtes maître en-  
 core ,  
 Craignez qu'avant le tems ils se pressent d'éclorre.  
 Tel qu'un peintre , arrêtant ses indiscrets pinceaux ,  
 Long-tems dans sa pensée ébauche ses tableaux ,  
 Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.  
 Des sites , des aspects connoissez la puissance ,  
 Et le charme des bois aux côteaux suspendus ,  
 Et la pompe des bois dans la plaine étendus ;  
 Ainsi que les couleurs & les formes amies ,  
 Connoissez les couleurs , les formes ennemies.  
 Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés ,  
 Repousseroit le saule aux longs rameaux baissés.  
 Le verd du peuplier combat celui du chêne :  
 Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine ;  
 Et de leur union médiateur heureux ,  
 Un arbre mitoyen les concilie entr'eux.  
 Ainsi , par une teinte avec art assortie ,  
 Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.  
 Connoissez donc l'emploi de ces différens verds :  
 Brillans ou sans éclat , plus foncés ou plus clairs ,  
 C'est par ces tons changeans qu'au sein des payfages  
 Vous pouvez avec choix varier les ombrages ,  
 Produire des effets tantôt doux , tantôt forts ,

Des contrastes frappans , ou de moëlleux accords.

Observez-les sur-tout , lorsque la pâle automne,  
Près de la voir flétrie , embellit sa couronne :  
Que de variété , que de pompe & d'éclat !  
Le pourpre , l'orangé , l'opale , l'incarnat  
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.  
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.  
Tel est le fort commun. Bientôt les aquilons  
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons ;  
De moment en moment la feuille sur la terre ,  
En tombant , interrompt le rêveur solitaire.  
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.  
Là , si mon cœur nourrit quelques profonds regrets ,  
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure ,  
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.  
De ces bois desséchés , de ces rameaux flétris ,  
Seul , errant , je me plais à fouler les débris.  
Ils sont passés les jours d'ivresse & de folie :  
Viens , je me livre à toi , douce mélancolie ;  
Viens , non le front chargé des nuages affreux  
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux ,  
Mais l'œil demi-voilé , mais telle qu'en automne  
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :  
Viens , le regard pensif , le front calme , & les yeux  
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Mais tandis que mon cœur nourrit ces rêveries ,  
D'arbuttes , d'arbrisseaux mille races fleuries  
M'appellent à leur tour. Venez , peuple enchanteur ,  
Vous êtes la nuance entre l'arbre & la fleur ;



De vos traits délicats venez orner la scène.  
 Oh ! que si moins pressé du sujet qui m'entraîne ,  
 Vers le but qui m'attend je ne hâtois mes pas ,  
 Que j'aurois de plaisir à diriger vos bras !  
 Je vous reproduirois sous cent formes fécondes ;  
 Ma main sous vos berceaux feroit rouler les ondes ;  
 En dômes , en lambris j'unirois vos rameaux ;  
 Mollement enlacés autour de ces ormeaux ,  
 Vos bras serpenteroient sur leur robuste écorce ,  
 Emblème de la grace unie avec la force :  
 Je fondrois vos couleurs , & du blanc le plus pur ,  
 Du plus tendre incarnat jusqu'au plus sombre azur ,  
 De l'œil raffiné variant les délices ,  
 Vos panaches , vos fleurs , vos boules , vos calices ,  
 A l'envi s'uniroient dans mes brillans travaux ,  
 Et Van-Huyfum lui-même envieroit mes tableaux.

Mais vous à qui le ciel prodigua leur richesse ,  
 Ménagez avec art leur pompe enchanteresse :  
 Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs ;  
 Que chacun apportant ses parfums , ses couleurs ,  
 Reparoisse à son tour , & qu'au front de l'année  
 Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.  
 Ainsi votre jardin varie avec le tems ,  
 Tout mois a ses bosquets , tout bosquet son prin-  
 tems ,  
 Printems bientôt flétri ! Toutefois votre adresse  
 Peut consoler encor de sa courte richesse.  
 Que par des soins prudens tous ces arbres plantés ,  
 Quand ils seront sans fleurs , ne soient pas sans  
 beautés.

Ainsi l'adroite Eglé , prolongeant son empire ,  
 Au déclin des beaux ans sçait encor nous séduire.

Le ciel même , malgré l'inclémence de l'air ,  
 N'a pas de tous ses dons déshérité l'hiver.  
 Alors , des vents jaloux défiant les outrages ,  
 Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.  
 Voyez l'if , & le lierre , & le pin résineux ,  
 Le houx luisant armé de ses dards épineux ,  
 Et du laurier divin l'immortelle verdure ,  
 Dédommager la terre & venger la nature.  
 Voyez leurs fruits de pourpre & leurs glands de corail  
 Au verd de leurs rameaux mêler un vif émail.  
 Au milieu des champs nus leur parure m'enchanté ,  
 Et plus inespérée en paroît plus touchante.  
 De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour.  
 Là , vous venez saisir les rayons d'un beau jour.  
 Là , l'oiseau , quand la terre ailleurs est dépouillée ,  
 Vole , & s'égaie encor sous la verte feuillée ,  
 Et trompé par les lieux ne connoît plus les tems ,  
 Croit revoir les beaux jours & chante le printems.  
 Ainsi ce doux réduit plaît sans être factice.

Mais les jardins des rois avec plus d'artifice ,  
 Avec plus d'appareil triomphent des hivers.  
 J'en atteste , ô Monceaux , tes jardins toujours verds.  
 Là , des arbres absens les tiges imitées ,  
 Les magiques berceaux , les grottes enchantées ,  
 Tout vous charme à la fois. Là , bravant les saisons ,  
 La rose apprend à naître au milieu des glaçons :

Et les tems, les climats vaincus par des prodiges,  
 Semblent de la Féerie épuiser les prestiges.

Mais l'art, & la Féerie, & ses enchantemens  
 Ne font pas des jardins les plus chers ornemens,  
 L'habitude bientôt a flétri vos bocages.

Souvent, quand l'étranger jouit de vos ombrages,  
 Déjà leur possesseur languit sans intérêt.

N'est-il pas des moyens dont le charme secret  
 Vous rende leur beauté toujours plus attachante ?

Oh ! combien des Lapons l'usage heureux m'en-  
 chante !

Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux !

Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,  
 De ces champs ennemis redoutent la froidure :

De quelques noirs sapins l'indigente verdure  
 Par intervalle à peine y perce les frimats ;

Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats,  
 Par des charmes plus doux à leurs regards fait plaire :

Planté pour un ami, pour un fils, pour un pere,

Pour un hôte qui part emportant leurs regrets,

Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais.

Vous, dont un ciel plus doux éclaire la patrie,

Vous pouvez imiter cette heureuse industrie :

Elle animera tout ; vos arbres, vos bosquets

Dès-lors ne feront plus ni déserts, ni muets ;

Ils feront habités de souvenirs sans nombre,

Et vos amis absens embelliront leur ombre.

Qui vous empêche encor, quand les bontés des  
 dieux

D'un enfant désiré comblent enfin vos vœux,

De consacrer ce jour par les tiges naissantes  
D'un bocage, d'un bois ? . . . Mais tandis que tu  
chantes,  
Muse, quels cris dans l'air s'élancent à la fois ?  
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois ;  
Il est né ! Dans nos murs, dans nos camps, sur les  
ondes,  
Nos foudres triomphans l'annoncent aux deux  
mondes.  
Pour parer son berceau c'est trop peu que des fleurs ;  
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.  
Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire,  
Qu'il entende en naissant l'hymne de la victoire ;  
C'est la fête qu'on doit au pur sang de Bourbon.  
Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,  
Toi, qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère  
Des Germains, des François, d'un époux & d'un  
frère,  
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux  
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux,  
Sœur, mère, épouse auguste ; enfin la destinée  
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée,  
Et mêlant dans tes yeux les larmes & les ris,  
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.  
D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,  
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre ;  
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour  
Où Flore & les zéphirs composent seuls ta cour,  
J'irai dans Trianon : là, pour unique hommage,  
Je consacre à ton fils des arbres de son âge,  
Un bosquet de son nom. Ce simple monument,

Ces tiges , de tes bois le plus doux ornement ,  
 Tes yeux les verront croître , & croissant avec elles ,  
 Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles .

Enfin vous jouissez , & le cœur & les yeux  
 Chérissent de vos bois l'abri délicieux .

Au plaisir voulez-vous joindre encore la gloire ?

Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?

Déjà de nos jardins heureux décorateur ,

Ajoutez à ces noms le nom de créateur .

Voyez comme en secret la nature fermente ;

Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente .

Et vous ne l'aidez pas ? Qui sçait dans son trésor

Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?

Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde ,

Il peut guider la sève . A sa liqueur féconde

Montrez d'autres chemins , ouvrez d'autres canaux .

Dans vos champs enrichis par des hymens nou-  
 veaux ,

Des suc's vierges encore essayez le mélange ,

De leurs dons mutuels favorisez l'échange .

Combien d'arbres , de fruits , de plantes & de fleurs ,

Dont l'art changea le goût , les parfums , les cou-  
 leurs !

La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses .

D'un triple diadème ainsi brillent les roses ,

De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit .

Osez . Dieu fit le monde , & l'homme l'embellit .

Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes ,

Combien sous d'autres cieus de richesses sont prêtes !

Usurpez ces trésors . Ainsi le fier Romain ,



Et ravisseur plus juste , & vainqueur plus humain ,  
Conquit des fruits nouveaux , porta dans l'Aufonie  
Le prunier de Damas , l'abricot d'Arménie ,  
Le poirier des Gaulois , tant d'autres fruits divers.  
C'est ainsi qu'il falloit s'affervir l'univers.  
Quand Lucullus vainqueur triomphoit de l'Asie ,  
L'airain , le marbre & l'or frappaient Rome éblouie ;  
Le sage dans la foule aimoit à voir ses mains  
Porter le cerifier en triomphe aux Romains.  
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos peres  
En bataillons armés , sous des cieux plus prospères  
Aller chercher la vigne , & vouer à Bacchus  
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus ?  
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées ,  
Rapportoient en chantant ces précieux trophées.  
De guirlandes de pampre ils couronnoient leurs  
fronts ;  
Le pampre sur leurs dards s'enlaçoit en festons.  
Tel revint triomphant le Dieu vainqueur du Gange.  
Les vallons , les côteaux célébroient la vendange ;  
Et par-tout où coula le nectar enchanté ,  
Coururent le plaisir , l'audace & la gaieté.  
Enfans de ces Gaulois , imitons nos ancêtres ;  
Enlevons , disputons ces dépouilles champêtres.  
Voyez dans ces jardins , fiers de se voir soumis  
A la main qui porta le sceptre de Thémis ,  
Le sang des Lamoignon , l'éloquent Malesherbes  
Enrichir notre sol de cent tiges superbes.  
Là , des plants assemblés des bouts de l'univers ,  
De la cime des monts , de la rive des mers ,

Des portes du couchant , de celles de l'aurore ,  
 Ceux que l'ardent midi , que le nord voit éclore  
 Les enfans du soleil , les enfans des frimats ,  
 Me font , en un lieu feul , parcourir cent climats.  
 Je voyage , entouré de leur foule choifie ,  
 D'Amérique en Europe , & d'Afrique en Afie.  
 Tous , parmi nos vieux plants charmés de fe ranger ,  
 Chériffent notre ciel ; & l'heureux étranger ,  
 Des bords qu'il a quittés reconnoiffant l'ombrage ,  
 Doute de fon exil à leur touchante image ,  
 Et d'un doux fouvenir fent fon cœur attendri.  
 Je t'en prends à témoin , jeune Potaveri.  
 Des champs d'O-Taïti , fi chers à fon enfance ,  
 Où l'amour , fans pudeur , n'eft pas fans innocence ,  
 Ce sauvage ingénu dans nos murs transporté ,  
 Regrettoit en fon cœur fa douce liberté ,  
 Et fon ile riante , & fes plaifirs faciles.  
 Ebloui , mais laffé de l'éclat de nos villes ,  
 Souvent il s'écrioit : « Rendez-moi mes forêts » !  
 Un jour , dans ces jardins où Louis à grands frais  
 De vingt climats divers en un feul lieu raffemble  
 Ces peuples végétaux furpris de croître enfemble ,  
 Qui , changeant à la fois de faifon & de lieu ,  
 Viennent tous à l'envi rendre hommage à Juffieu ;  
 L'Indien parcouroit leurs tribus réunies ,  
 Quand tout-à-coup , parmi ces vertes colonies ,  
 Un arbre qu'il connut dès fes plus jeunes ans  
 Frappe fes yeux. Soudain , avec des cris perçans  
 Il s'élance , il l'embraffe , il le baigne de larmes ,

Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,  
Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heu-  
reux,  
Le fleuve qu'il fendoit de ses bras vigoureux,  
La forêt dont ses traits perçoient l'hôte sauvage,  
Ces bananiers chargés & de fruits & d'ombrage,  
Et le toit paternel, & les bois d'alentour,  
Ces bois qui répondoient à ses doux chants d'amour,  
Il croit les voir encore, & son ame attendrie,  
Du moins pour un instant, retrouva sa patrie.

*FIN DU SECOND CHANT.*



# LES JARDINS.

## CHANT TROISIÈME,

**J**E chantois les jardins , les vergers & les bois ;  
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.

A ces cris , arrachés des foyers de leurs peres ,  
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères ;  
Et Mars a de Vénus déferté les bosquets.

Dieux des champs , Dieux amis de l'innocente paix ,  
Ne craignez rien : Louis , au lieu de vous détruire ,  
Veut sur des bords lointains étendre votre empire ;  
Il veut qu'un peuple ami , trop long-tems opprimé ,  
Recueille en paix le grain que ses mains ont semé.

Et vous , jeunes guerriers qu'admire un autre  
monde ,

Je ne puis vers York , sur les gouffres de l'onde ,  
Suivre votre valeur ; mais pour votre retour

Ma muse des jardins embellit le séjour.

Déjà j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes ,  
Pour vous de myrtes verts des couronnes font  
prêtes.

Je prépare pour vous le murmure des eaux ,

Les tapis des gazons , les abris des berceaux ,

Où mollement assis , oubliant les alarmes ,

Tranquilles vous direz la gloire de nos armes ,

Tandis qu'entre la crainte & l'espoir suspendus ,

Vos enfans frémiront d'un danger qui n'est plus.

Achevons cependant d'orner ces frais asyles.

Jadis dans nos jardins les sables infertiles ,

Tristes , secs , & du jour réfléchissant les feux ,



Importunoient les pieds & fatiguoient les yeux.  
 Tout étoit nu , brûlant ; mais enfin l'Angleterre  
 Nous apprit l'art d'orner & d'habiller la terre.  
 Soignez donc ces gazons déployés sur son sein.  
 Sans cesse l'arrofoir ou la faulx à la main ,  
 Désaltérez leur soif , tondez leur chevelure.  
 Que le roulant cylindre en foule la verdure.  
 Que toujours bien choisis , bien unis , bien ferrés ;  
 De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés ,  
 Du plus tendre duvet ils gardent la finesse ;  
 Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.  
 Réservez toutefois aux lieux moins éloignés  
 Ce luxe de verdure & ces gazons soignés.  
 Du reste composez une riche pâture ,  
 Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.  
 Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux ,  
 Des engrais pour vos champs , des tableaux pour vos  
 yeux.  
 Ne rougissez donc point , quoique l'orgueil en  
 gronde ,  
 D'ouvrir vos parcs au bœuf , à la vache féconde ,  
 Qui ne dégradent plus ni vos parcs , ni mes vers.

Mais c'est peu de créer ces vastes tapis verts ;  
 Il en faut avec goût sçavoir choisir les formes.  
 Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes.  
 En d'insipides ronds , ou d'ennuyeux carrés ,  
 Je ne veux point les voir tristement resserrés.  
 Un air de liberté fait leur première grace.  
 Que tantôt dans les bois , dont l'ombre les embrasse ,  
 D'un air mystérieux ils aillent se cacher ,

Et que tantôt les bois les reviennent chercher.  
Telle est d'un beau gazon la forme simple & pure.

Voulez-vous mieux l'orner ? Imitiez la nature.  
Elle émaille les prés des plus riches couleurs.  
Hâtez-vous ; vos jardins vous demandent des fleurs,  
Fleurs charmantes ! par vous la nature est plus belle ;  
Dans ses brillans tableaux l'art vous prend pour mo-  
dèle ;  
Simples tributs du cœur , vos dons font chaque jour  
Offerts par l'amitié , hasardés par l'amour.  
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;  
Le laurier vous permet de parer la victoire ;  
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.  
L'autel même où de Dieu repose la grandeur ,  
Se parfume au printems de vos douces offrandes ,  
Et la religion fournit à vos guirlandes.  
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux fé-  
jour.  
Filles de la rosée & de l'astre du jour ,  
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.

N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre ,  
Au lieu de vous jeter par touffes , par bouquets ,  
J'aille de lits en lits , de parquets en parquets ,  
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance ,  
Observer ses couleurs , épier leur nuance.  
Je sçais que dans Harlem plus d'un triste amateur  
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur ,  
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille ,  
D'une anémone unique adore la merveille ,  
Ou , d'un rival heureux enviant le secret ,

Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.  
 Laissez-lui sa manie & son amour bizarre ;  
 Qu'il possède en jaloux & jouisse en avare.

Sans obéir aux loix d'un art capricieux ,  
 Fleurs , parure des champs & délices des yeux ,  
 De vos riches couleurs venez peindre la terre.  
 Venez : mais n'allez pas dans les buis d'un parterre  
 Renfermer vos appas tristement relégués.  
 Que vos heureux trésors soient par-tout prodigués.  
 Tantôt de ces tapis émaillez la verdure ;  
 Tantôt de ces sentiers égayez la bordure ;  
 Formez-vous en bouquets ; entourez ces berceaux ;  
 En Méandres brillans courez au bord des eaux ,  
 Ou tapissez ces murs , ou dans cette corbeille  
 Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.  
 Que Ropin , vous suivant dans toutes les saisons ,  
 Décrive tous vos traits , rappelle tous vos noms ;  
 A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.  
 Mais qui peut refuser un hommage à la rose ,  
 La rose , dont Vénus compose ses bosquets ,  
 Le printems sa guirlande , & l'Amour ses bouquets ;  
 Qu'Anacréon chanta , qui formoit avec grace  
 Dans les jours de festin la couronne d'Horace ?

Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux ,  
 Destinés à tracer de plus mâles tableaux.  
 O vous , dont je foulois les pelouses fleuries ,  
 Adieu , charmans bosquets , adieu , vertes prairies ;  
 Ces masses de rochers confusément épars  
 Sur leur informe aspect appellent mes regards.

De nos jardins voués à la monotonie ,  
 Leur sublime àpreté jadis étoit bannie.  
 Depuis qu'enfin le peintre y prescrivant des loix ,  
 Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits ,  
 Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent.  
 Mais de quelque beauté que ces masses les parent ,  
 Si le fol n'offre point ces blocs majestueux ,  
 De la nature en vain rival présomptueux ,  
 L'art en voudroit tenter une infidelle image.  
 Du haut des vrais rochers , sa demeure sauvage ,  
 La nature se rit de ces rocs contrefaits ,  
 D'un travail impuissant avorton imparfaits.

Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale ,  
 Aux champs de Midleton , aux monts de Dovedale ,  
 Whareli , je te suis ; viens , j'y monte avec toi.  
 Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi !  
 Tous ces rocs variant leurs gigantesques cimes ,  
 Vers le ciel élancés , roulés dans des abîmes ,  
 L'un par l'autre appuyés , l'un sur l'autre étendus ,  
 Quelquefois dans les airs hardiment suspendus ,  
 Les uns taillés en tours , en arcades rustiques ,  
 Quelques-uns à travers leurs noirâtres portiques  
 Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur ,  
 Des sources , des ruisseaux le cours brillant & pur ,  
 Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites ,  
 Ces romanesques lieux qu'ont chantés les poètes.  
 Heureux, si ces grands traits embellissent vos champs !  
 Mais dans votre tableau leurs tons seroient tran-  
 chans.

C'est là, c'est pour dompter leur inculte énergie,  
 Qu'il faut d'un enchanteur le charme & la magie.  
 Cet enchanteur, c'est l'art; ces charmes, sont les  
 bois.

Il parle; les rochers s'ombragent à sa voix,  
 Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangère.  
 Mais, en ornant ainsi leur sécheresse austère,  
 Variez bien vos plants. Offrez aux spectateurs  
 Des contrastes de tons, de formes, de couleurs.  
 Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.  
 N'interrompez-vous point ces masses trop égales?  
 Cachez ou découvrez, variez à la fois  
 Les bois par les rochers, les rochers par les bois.  
 N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,  
 Des arbuttes rampans l'errante chevelure?  
 J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejettons,  
 Sur leurs arides flancs serpenter en festons.  
 J'aime à voir leur front chauve & leur tête sauvage  
 Se coiffer de verdure, & s'entourer d'ombrage.  
 C'est peu. Parmi ces rocs un vallon précieux,  
 Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux?  
 Saisissez ce bienfait; déployez à la vue  
 D'un sol favorisé la richesse imprévue.  
 C'est un contraste heureux; c'est la stérilité  
 Qui cède un coin de terre à la fertilité.  
 Ainsi vous subjuguez leur âpre caractère.

Mais quoi! faut-il toujours les orner pour vous  
 plaire?

Non; l'art qui doit toujours en adoucir l'horreur,  
 Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.



Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice,  
 D'une simple cabane il pose l'édifice :  
 Le précipice encore en paroît agrandi.  
 Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.  
 A leur terrible aspect je tremble, & de leur cime  
 L'imagination me suspend sur l'abîme.  
 Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,  
 De voyageurs perdus, d'amans précipités ;  
 Vieux récits, qui, charmant la foule émerveillée ;  
 Des crédules hameaux abrègent la veillée,  
 Et que l'effroi du lieu persuade un moment.

Mais de ces grands effets n'usez que sobrement.  
 Notre cœur dans les champs, à ces rudes secousses,  
 Préfère un calme heureux, des émotions douces.  
 Moi-même, je le sens, de la cime des monts  
 J'ai besoin de descendre en mes rians vallons.  
 Je les ornaï de fleurs, les couvris de bocages ;  
 Il est tems que des eaux roulent sous leurs ombrages.  
 Eh bien ! si vos sommets jadis tout dépouillés  
 Sont, grâce à mes leçons, richement habillés,  
 O rochers ! ouvrez-moi vos sources souterraines :  
 Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fon-  
 taines,  
 Venez, portez par-tout la vie & la fraîcheur.

Ah ! qui peut remplacer votre aspect enchanteur ?  
 De près il nous amuse, & de loin nous invite ;  
 C'est le premier qu'on cherche, & le dernier qu'on  
 quitte.  
 Vous fécondez les champs ; vous répétez les cieux ;  
 Vous enchantez l'oreille & vous charmez les yeux.

Venez: puissent mes vers, en suivant votre course,  
 Couler plus abondans encor que votre source,  
 Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,  
 Doux comme votre bruit, & purs comme vos eaux!

Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,  
 Respectez leurs penchans & même leurs caprices,  
 Dans la facilité de ses libres détours,  
 Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.  
 De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,  
 De ses plis finueux contraindre la mollesse?  
 Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez?  
 Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,  
 Sans contrainte, sans art, sans parure étrangère,  
 Marcher, courir, bondir la folâtre bergère?  
 Sa grace est dans l'aisance & dans la liberté.  
 Mais au fond d'un ferrail contemplez la beauté:  
 En vain elle éblouit, vainement elle étale  
 De ses atours captifs la pompe orientale;  
 Je ne sçais quoi de triste, empreint dans tous ses  
 traits,  
 Décèle la contrainte & flétrit ses attraits.

Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,  
 Ou changez en beauté son esclavage même.  
 Ainsi malgré Morel, dont l'éloquente voix  
 De la simple nature a sçu plaider les droits,  
 J'aime ces jeux où l'onde en des canaux pressée  
 Part, s'échappe & jaillit avec force élancée.  
 A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux  
 Fait sortir de la terre & lance jusqu'aux cieul,

L'homme se dit: « C'est moi qui créai ces prodiges-?.  
L'homme admire son art dans ces brillants prestiges ;  
Qu'ils soient donc déployés chez les grands & les  
rois.

Mais, je le dis encore, loin le luxe bourgeois ,  
Dont le jet-d'eau honteux , n'osant quitter la terre,  
S'élève à peine, & meurt à deux pieds du parterre.

C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement.

Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement.

Perfendez aux yeux que d'un coup de baguette

Une Fée, en passant, s'est faite cette retraite.

Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur :

L'œil de son jet hardi mesure la hauteur ;

Aux eaux qui sur les eaux retombent se bondissent ,

Les bafins, les bosquets, les grottes applaudirent ;

Le gazon est plus verd, l'air plus frais ; des oiseaux

Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux ;

Et les bois, inclinant leurs têtes arrosées,

Semblent s'épanouir à ces douces rosées.

Plus simple, plus champêtre, est non moins belle  
aux yeux ,

La cascade ornera de plus sauvages lieux.

De près est admirée, & de loin entermée ,

Cette eau toujours tombante & toujours suspendue.

Variée, importante, elle anime à la fois

Les rochers, & la terre , & les eaux, & les bois.

Employez donc cet art ; mais loin l'architecte

De ces nippes gradins, où tombant en mesure »

D'un mouvement égal, les flots précipités

Jusques dans leur fureur marchent à pas comptés.  
La variété seule a le droit de vous plaire.

La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.  
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux  
L'eau se précipitant dans son lit tortueux,  
Court, tombe & rejailit, retombe, écume & gronde :  
Tantôt avec lenteur développant son onde,  
Sans colére, sans bruit, un ruisseau doux & pur  
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.  
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,  
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,  
Et le noir des rochers, & le verd des roseaux,  
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.

Consultez donc l'effet que votre art veut produire,  
Et ces flots toujours prompts à se laisser conduire  
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,  
Des tableaux doux ou fiers, gais ou majestueux.  
Tableaux toujours puissans ! Eh ! qui n'a pas de  
l'onde  
Eprouvé sur son cœur l'impression profonde ?  
Toujours, soit qu'un courant vif & précipité  
Sur des cailloux bondisse avec agilité,  
Soit que sur le limon une rivière lente  
Déroule en paix les plis de son onde indolente,  
Soit qu'à travers des rocs un torrent en courroux  
Se brise avec fracas ; triste ou gai, vif ou doux,  
Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.  
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse  
Renfermoit les amours, & les tendres desirs,

Et la joie , & l'espoir , précurseurs des plaisirs,  
 Les eaux font ta ceinture , ô divine Cybèle !  
 Non moins impérieuse , elle renferme en elle  
 La gaieté , la tristesse , & le trouble & l'effroi.  
 Eh ! qui l'a mieux connu , l'a mieux senti que moi ?  
 Souvent , je m'en souviens , lorsque les chagrins  
     sombres ,  
 Que de la nuit encore avoient noircis les ombres ,  
 Accabloient ma pensée & flétrissoient mes sens ;  
 Si d'un ruisseau voisin j'entendois les accens ,  
 J'allois , je visitois ses consolantes ondes.  
 Le murmure , le frais de ses eaux vagabondes  
 Suspendoient mes chagrins , endormoient ma dou-  
     leur ,  
 Et la sérénité renaissoit dans mon cœur.  
 Tant du doux bruit des eaux l'influence est puis-  
     sante !  
 Pour prix de ce bienfait , toi dont le cours m'en-  
     chante ,  
 Ruisseau , permets que l'art , sans trop t'enorgueillir ,  
 T'embellisse à nos yeux , si l'art peut t'embellir.

Un ruisseau fiéroit mal dans une vaste plaine ;  
 Son lit n'y tracerait qu'une ligne incertaine.  
 Modestes , au grand jour se montrant à regret ,  
 Ses flots veulent baigner un bocage secret.  
 Son cours orne les bois , les bois sont ses délices.  
 Là , je puis à loisir suivre tous ses caprices ,  
 Son embarras charmant , sa pente , ses replis ,  
 Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.  
 Tantôt dans un lit creux qu'un noir taillis ombrage  
 Cachant son onde agreste & sa course sauvage ,



Tantôt à plein canal présentant son miroir ,  
 Je le vois sans l'entendre , ou l'entends sans le voir.  
 Là, ses flots amoureux vont embrasser des îles.  
 Plus loin il se sépare en deux ruisseaux agiles,  
 Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité ,  
 Disputent de vitesse & de limpidité ;  
 Puis , rejoignant tous deux le lit qui les rassemble ,  
 Murmurent enchantés de voyager ensemble.  
 Ainsi , toujours errant de détour en détour ,  
 Muet , bruyant , paisible , inquiet tour-à-tour ,  
 Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.

Mais vers ses bords rians la rivière m'appelle.  
 Dans un champ plus ouvert , noble & pompeux ta-  
 bleau ,  
 Son onde moins modeste en larges nappes d'eau  
 Roule , des feux du jour au loin étincelante.  
 Elle laisse au ruisseau sa gaieté pétulante ,  
 Et son inquiétude , & ses plis tortueux.  
 Son lit , en longs courans , des vallons sinueux  
 Suivra les doux contours & la molle courbure.

Si le ruisseau des bois emprunte sa parure ,  
 La rivière aime aussi que des arbres divers ,  
 Les pâles peupliers , les saules demi-verds ,  
 Ornent souvent son cours. Quelle source féconde  
 De scènes , d'accidens ! Là , j'aime à voir dans l'onde  
 Se renverser leur cime , & leurs feuillages verts  
 Trembler du mouvement & des eaux & des airs.  
 Ici , le flot bruni fuit sous leur voûte obscure.  
 Là , le jour par filets pénètre leur verdure.

Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux ,  
 Et tantôt leur racine embarrasse les flots.  
 Souvent d'un bord à l'autre étendant leur feuillage ,  
 Ils semblent s'élançer & changer de rivage.  
 Ainsi l'arbre & les eaux se prêtent leur secours :  
 L'onde rajeunit l'arbre , & l'arbre orne son cours ;  
 Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre ,  
 Font un échange aimable & de fraîcheur & d'ombre.

Sçachez donc les unir ; ou si , dans de beaux lieux ,  
 La nature sans vous fit cet hymen heureux ,  
 Respectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle !  
 Tel est , cher Watelet , mon cœur me le rappelle ;  
 Tel est le simple asyle où , suspendant son cours ,  
 Pure comme tes mœurs , libre comme tes jours ,  
 En canaux ombragés la Seine se partage ,  
 Et visite en secret la retraite d'un sage.  
 Ton art la seconda ; non cet art imposteur ,  
 Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur.  
 Digne de voir , d'aimer , de sentir la nature ,  
 Tu traitas sa beauté comme une vierge pure  
 Qui rougit d'être nue , & craint les ornemens.  
 Je crois voir le faux-goût gâter ces lieux charmans.  
 Ce moulin , dont le bruit nourrit la rêverie ,  
 N'est qu'un son importun , qu'une meule qui crie ;  
 On l'écarte. Ces bords doucement contournés ,  
 Par le fleuve lui-même en roulant façonnés ,  
 S'alignent tristement. Au lieu de la verdure  
 Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture ,  
 L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison.

Le marbre fastueux outrage le gazon ,  
 Et des arbres tondu la famille captive  
 Sur ces saules vieilliss ose usurper la rive.  
 Barbares, arrêtez, & respectez ces lieux !  
 Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,  
 Si j'ai peint vos beautés, si dès mon premier âge  
 Je me plûs à chanter les prés, l'onde & l'ombrage,  
 Beaux lieux, offrez long-tems à votre possesseur  
 L'image de la paix qui règne dans son cœur.

Autant que la rivière en sa molle souplesse  
 D'un rivage anguleux redoute la rudesse,  
 Autant les bords aigus, les longs enfoncemens  
 Sont d'un lac étendu les plus beaux ornemens,  
 Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes,  
 Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites pro-  
 fondes ;  
 Et qu'ainsi s'appellant d'un mutuel amour,  
 Et la terre & les eaux se cherchent tour-à-tour,  
 Ces aspects variés amusent votre vue.

L'œil aime dans un lac une vaste étendue.  
 Cependant offrez-lui quelques points de repos,  
 Si vous n'interrompez l'immensité des flots,  
 Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.  
 Ainsi, pour abréger leur insipide espace,  
 Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,  
 Se présente de loin dans les flots répété,  
 Ou bien faites éclore une île de verdure:  
 Les îles sont des eaux la plus riche parure.  
 Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars

Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.  
 Par un contraire effet si vous voulez l'étendre,  
 Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre.  
 Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau  
 Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un côteau.  
 A travers ces rideaux où l'eau fuit & se plonge,  
 L'imagination la fuit & la prolonge.  
 Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas;  
 Ainsi le goût sçavant prête à tout des appas,  
 Et des objets qu'il crée, & de ceux qu'il imite,  
 Refferme, étend, découvre, ou cache la limite.

Or, maintenant que l'art dans ses jardins pom-  
 peux  
 Insulte à mes travaux, dans mes jardins heureux  
 Par-tout respire un air de liberté, de joie:  
 La pelouse riante à son gré se déploie,  
 Les bois indépendans relèvent leurs rameaux,  
 Les fleurs bravent l'équerre, & l'arbre les ciseaux;  
 L'onde chérit ses bords, la terre sa parure;  
 Tout est beau, simple & grand: c'est l'art de la nature.

Mais ces eaux, mais leurs bords sont encore  
 déserts.  
 Venez; peuplons leur sein de citoyens divers.  
 Plaçons-y ces oiseaux qui, d'une rame agile,  
 Navigateurs ailés, fendent l'onde docile.  
 Au milieu d'eux s'élève & nage avec fierté  
 Le cygne au cou superbe, au plumage argenté;  
 Le cygne, à qui l'erreur prêta des chants aimables;  
 Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables.

Pour animer les eaux, l'art encor n'a-t-il pas  
 Le flottant appareil des voiles & des mâts ?  
 Par la rame emportée, une barque légère  
 Laisse à-peine, en fuyant, sa trace passagère :  
 Zéphyre de la toile enfle les plis mouvans,  
 Et chaque banderole est le jouet des vents.

Et si nos vieux romans, ou la fable, ou l'histoire,  
 D'un ruisseau, d'une source ont consacré la gloire,  
 De leur antique honneur ces flots enorgueillis,  
 Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.  
 Quel cœur, sans être ému, trouveroit Aréthuse,  
 Alphée, ou le Lignon : toi sur-tout, toi, Vaucluse,  
 Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement  
 Ne peut voir nul poëte, & sur-tout nul amant ?  
 Dans ce cercle de monts, qui, recourbant leur  
 chaîne,  
 Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine,  
 Sous la roche voûtée, antre mystérieux,  
 Où ta Nymphe, échappant aux regards curieux,  
 Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,  
 Combien j'aimois à voir ton eau, qui, toujours pure,  
 Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,  
 Tantôt en bouillonnant s'élève, & de ses bords  
 Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,  
 De cascade en cascade au loin rejaillissantes,  
 Tombe & roule à grand bruit; puis, calmant son  
 courroux,  
 Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,  
 Et sous un ciel d'azur par vingt canaux féconde  
 Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde !



Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,  
Moins que Pétrarque & Laure intéreſſoient mon  
cœur.  
La voilà donc, diſois-je ! oui, voilà cette rive  
Que Pétrarque charmoit de ſa lyre plaintive.  
Ici Pétrarque, à Laure exprimant ſon amour,  
Voyoit naître trop tard, mourir trop tôt le jour.  
Retrouverai-je encor ſur ces rocs ſolitaires  
De leurs chiffres unis les tendres caractères ?  
Une grotte écartée avoit frappé mes yeux :  
Grotte ſombre, dis moi ſi tu les vis heureux,  
M'écriois-je ! Un vieux tronc bordoit-il le rivage ?  
Laure avoit repoſé ſous ſon antique ombrage.  
Je redemandois Laure à l'écho du vallon,  
Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.  
Par-tout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque  
& Laure,  
Et par eux ces beaux lieux ſ'embelliſſoient encore.

*FIN DU TROISIÈME CHANT.*



# LES JARDINS,

## CHANT QUATRIÈME.

**N**ON, je ne puis quitter le spectacle des champs;  
Eh ! qui dédaigneroit ce sujet de mes chants ?  
Il inspiroit Virgile, il séduisoit Homère.  
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,  
Qui nous peint la terreur attelant ses courriers,  
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,  
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,  
Se plaît à rappeler au milieu des batailles  
Les bois, les prés, les champs ; & de ces frais tableaux  
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.  
Et, lorsque pour Achille il prépare des armes,  
S'il y grave d'abord les sièges, les alarmes,  
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout fan-  
glant ;  
Sa main trace bientôt d'un burin consolant  
La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages :  
Le héros se revêt de ces douces images,  
Part, & porte à travers les affreux bataillons  
L'innocente vendange, & les riches moissons.

Chantre divin, je laisse à tes Muses altières  
Le soin de diriger ces phalanges guerrières :  
Diriger les jardins est mon paisible emploi.  
Déjà le sol docile a reconnu ma loi,  
Des gazons l'ont couvert, & de sa main vermeille  
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille ;  
Des bois ont couronné les rochers & les eaux.

Maintenant, pour jouir de ces brillans tableaux ;  
 Dans ces champs découverts, sous ces obscures  
 voûtes  
 D'agréables sentiers vont me frayer des routes.  
 Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts ;  
 Pour les orner enfin j'y conduirai les arts,  
 Et le ciseau divin, la noble architecture  
 Vont de ces lieux charmans achever la parure.

Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,  
 Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.  
 Dans vos jardins naissans je défends qu'on les trace.  
 Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur  
 place.  
 Vers les plus beaux aspects sçachez les diriger.  
 Voyez, lorsque vous-même aux yeux de l'étranger  
 Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse  
 Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,  
 Lui découvre en passant des sites enchantés,  
 Lui réserve au retour de nouvelles beautés,  
 De surprise en surprise & l'amuse & l'entraîne  
 D'une scène qui fuit fait naître une autre scène,  
 Et toujours remplissant ou piquant son desir,  
 Souvent, pour l'augmenter, diffère son plaisir.  
 Eh bien ! que vos sentiers vous imitent vous-même.

Dans leurs formes encor fuyez tout vain système,  
 Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.  
 La mode règne aux champs, ainsi qu'à la cité.  
 Quand de leur symétrique & pompeuse ordon-  
 nance  
 Les jardins d'Italie eurent charmé la France.

Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir :  
Pas un arbre au cordeau n'osa défobéir ;  
Tout s'aligna. Par-tout , en deux rangs étalées ,  
S'allongèrent fans fin d'éternelles allées.  
Autre tems , autre goût. Enfin le parc Anglois  
D'une beauté plus libre avertit le François.  
Dès-lors on ne vit plus que lignes ondoyantes ,  
Que sentiers tortueux , que routes tournoyantes.  
Lassé d'errer , en vain le terme est devant moi ;  
Il faut encore errer , serpenter malgré foi ,  
Et , maudissant vingt fois votre importune adresse ;  
Suivre fans cesse un but qui recule fans cesse.  
Evitez ces excès ; tout excès dure peu.  
De ces sentiers divers chaque genre a son lieu.  
L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante  
De loin fixe mes yeux & nourrit mon attente.  
L'autre m'égarera dans ces réduits secrets  
Qu'un art mystérieux semble voiler exprès.  
Mais rendez naturel ce Dédale factice ,  
Qu'il ait l'air du besoin , & non pas du caprice.  
Que divers accidens rencontrés dans son cours ,  
Les bois , les eaux , le sol commandent ces détours.  
Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse.  
Des longs alignemens si je hais la tristesse ,  
Je hais bien plus encor le cours embarrassé  
D'un sentier qui , pareil à ce serpent blessé ,  
En replis convulsifs fans cesse s'entrelace ,  
De détours redoublés m'inquiète , me lasse ,  
Et , sans variété , brusque & capricieux ,



Tourmente & le terrain, & mes pas, & mes yeux.

Il est des plis heureux, des courbes naturelles  
Dont les champs quelquefois vous offrent des mo-  
dèles.

La route de ces chars, la trace des troupeaux  
Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux,  
La bergère indolente, & qui dans les prairies  
Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,  
Vous enseignent ces plis mollement onduleux.  
Loin donc de vos sentiers ces contours anguleux.  
Sur-tout, quand vers le but un long détour vous  
mène;

Songez que le plaisir doit racheter la peine.

Des poètes fameux osez imiter l'art,

Si leur muse en marchant se permet quelque écart;  
Ce détour me rit plus que le chemin lui-même.

C'est Nisus défendant Euryale qu'il aime,

C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en  
pleurs.

Qu'ainsi votre art m'égare en de douces erreurs.

Des plus rians objets égayez le passage,

Et qu'au terme arrivés votre art nous dédommage,

Par d'aimables aspects, de riches ornemens,

De ce vivant poëme épisodes charmans.

Ici, vous m'offrirez des antres verts & sombres,  
Qu'habitent la fraîcheur, le silence & les ombres.  
L'imagination y devance les yeux.

Plus loin, c'est un beau lac qui réfléchit les cieux.

Tantôt, dans le lointain confuse & fugitive,

Se déploie une immense & noble perspective.

Quelquefois un bosquet riant , mais recueilli ,  
 Par la nature & vous richement embelli ,  
 Plein d'ombres & de fleurs , & d'un luxe champêtre ,  
 Semble dire : « Arrêtez ; où pouvez-vous mieux  
 être ? »  
 Soudain la scène change : au lieu de la gaieté ,  
 C'est la mélancolie & la tranquillité ;  
 C'est le calme imposant des lieux où sont nourries  
 La méditation , les longues rêveries.  
 Là , l'homme avec son cœur revient s'entretenir ,  
 Médite le présent , plonge dans l'avenir ,  
 Songe aux biens , songe aux maux épars dans sa car-  
 rière ;  
 Quelquefois , rejetant ses regards en arrière ,  
 Se plaît à distinguer dans le cercle des jours  
 Ce peu d'instans , hélas ! & si chers & si courts ,  
 Ces fleurs dans un désert , ces tems où le ramène  
 Le regret du bonheur , & même de la peine.

Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs  
 Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs.  
 Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages :  
 Par-tout de frais berceaux & d'élégans bocages ,  
 Toujours des fleurs , toujours des festons ; c'est  
 toujours  
 Ou le temple de Flore , ou celui des Amours.  
 Leur gaieté monotone à la fin m'importune.  
 Mais vous , osez sortir de la route commune.  
 Inventez , hasardez des contrastes heureux ;  
 Des effets opposés peuvent s'aider entr'eux ,  
 Imitiez le Poussin , Aux fêtes bocagères

Il nous peint des bergers & de jeunes bergères ,  
 Les bras entrelacés dansant sous des ormeaux ,  
 Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :  
*Et moi , je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.*

Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie ,  
 Semble dire : « Mortels , hâtez-vous de jouir !  
 Jeux , danses & bergers , tout va s'évanouir. »  
 Et dans l'ame attendrie, à la vive alégresse ,  
 Succède par degrés une douce tristesse.

Imitez ces effets. Dans de rians tableaux  
 Ne craignez point d'offrir des urnes , des tombeaux ,  
 D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.  
 Eh ! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle ?  
 Loin d'un monde léger venez donc à vos pleurs ,  
 Venez associer les bois , les eaux , les fleurs.  
 Tout devient un ami pour les ames sensibles.  
 Déjà , pour l'embrasser de leurs ombres paisibles ,  
 Se penchent sur la tombe , objet de vos regrets ,  
 L'if , le sombre sapin ; & toi , triste cyprès ,  
 Fidèle ami des morts , protecteur de leur cendre :  
 Ta tige , chere au cœur mélancolique & tendre ,  
 Laisse la joie au myrte & la gloire au laurier ;  
 Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant , du  
 guerrier ,  
 Je le sçais ; mais ton deuil compâtit à nos peines.

Dans tous ces monumens point de recherches  
 vaines.

Pouvez-vous allier dans ces objets touchans  
 L'art avec la douleur , le luxe avec les champs ?  
 Sur-tout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice ,

Ces urnes sans douleur , que plaça le caprice.  
Loin ces vains monumens d'un chien ou d'un oiseau.  
C'est profaner le deuil , insulter au tombeau.

Ah ! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre ,  
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre  
Ceux qui , courbés pour vous sur des fillons ingrats ,  
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures ?  
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures ,  
Sans doute. Depuis l'aube , où le coq matinal  
Des rustiques travaux leur donne le signal ,  
Jusques à la veillée , où leur jeune famille  
Environne avec eux le farment qui pétille ,  
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours.  
Des guerres , des traités n'en marquent point le  
cours.

Naître , souffrir , mourir ; c'est toute leur histoire.  
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur  
mémoire.

Quel homme vers la vie , au moment du départ ,  
Ne se tourne , & ne jette un triste & long regard ,  
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme ,  
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme ?  
Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.

Celui qui de son rang faisant rougir le sort ,  
Sévit son Dieu , son Roi , son pays , sa famille ,  
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille ,  
D'une pierre moins brute honorez son tombeau ;  
Tracez-y ses vertus & les pleurs du hameau ;  
Qu'on y lise : *Ci gît le bon fils , le bon pere ,*

*Le bon époux.* Souvent un charme involontaire  
 Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.  
 Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux,  
 Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande  
 Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.  
 Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté,  
 Que leur Muse, toujours ivre de volupté,  
 Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,  
 Qu'avec ses chants de joie & ses habits de fête ;  
 Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,  
 Et ta main la première y jetta quelques fleurs.

Mais entrons, il est tems, sous de plus gais ombrages.

L'architecture encore au fond de ces bocages  
 M'attend, pour les orner d'édifices charmans.  
 Ce ne sont plus du deuil les tristes monumens ;  
 Ce sont d'heureux réduits, qui parmi la verdure  
 Offrent sous mille aspects leur riante parure.  
 Mais j'en permets l'usage, & j'en proscris l'abus.  
 Bannissez des jardins tout cet amas confus  
 D'édifices divers, prodigués par la mode,  
 Obélisque, rotonde, & kiosk, & pagode,  
 Ces bâtimens Romains, Grecs, Arabes, Chinois,  
 Chaos d'architecture, & sans but, & sans choix,  
 Dont la profusion stérilement féconde  
 Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

N'y cherchez pas non plus un oisif ornement,  
 Et sous l'utilité déguisez l'agrément.  
 La ferme, le trésor, le plaisir de son maître,



Réclamera d'abord sa parure champêtre.  
 Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas ,  
 Il lui doit sa richesse ; & ses simples appas  
 L'emportent sur son luxe , autant que l'art d'Armide  
 Cède au fouris naïf d'une vierge timide.  
 La ferme ! A ce seul nom les moissons , les vergers ,  
 Le règne pastoral , les doux soins des bergers ,  
 Ces biens de l'âge d'or , dont l'image chérie  
 Plut tant à mon enfance , âge d'or de la vie ,  
 Réveillent dans mon cœur mille regrets touchans ;  
 Venez ; de vos oiseaux j'entends déjà les chants ,  
 J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance ,  
 Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.

Ornez donc ce séjour. Mais, absurde à grands frais,  
 N'allez pas ériger une ferme en palais.  
 Élégante à la fois & simple dans son style,  
 La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idyle.  
 Ah ! par les dieux des champs , que le luxe effronté  
 De ce modeste lieu soit toujours rejeté.  
 N'allez pas déguiser vos pressoirs & vos granges.  
 Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges.  
 Que le crible , le van où le froment doré  
 Bondit avec la paille & retombe épuré,  
 La herse , les traîneaux , tout l'attirail champêtre  
 Sans honte à mes regards osent ici paroître.  
 Sur-tout , des animaux que le tableau mouvant  
 Au-dedans , au-dehors lui donne un air vivant.  
 Ce n'est plus du château la parure stérile ,  
 La grace inanimée & la pompe immobile :

Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces  
toits.

Que d'oiseaux différens & d'instinct & de voix,  
Habitués sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,  
Famille, nation, république, royaume,  
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs  
jeux!

A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,  
Qui, roi sans tyrannie, & sultan sans mollesse,  
A son ferrail ailé prodiguant sa tendresse,  
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,  
Commande avec douceur, caresse avec fierté,  
Et fait pour les plaisirs, & l'empire, & la gloire,  
Aime, combat, triomphe, & chante sa victoire.

Vous aimerez à voir leurs jeux & leurs combats,  
Leurs haines, leurs amours, & jusqu'à leurs repas.

La corbeille à la main, la sage ménagère

A peine a reparu; la nation légère

Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits  
En tourbillons bruyans descend toute à la fois:

La foule avide en cercle autour d'elle se presse;

D'autres, toujours chassés & revenant sans cesse,

Affligent la corbeille, & jusques dans la main,

Parasites hardis, viennent ravir le grain.

Soignez donc, protégez ce peuple domestique.

Que leur logis soit sain, & non pas magnifique.

Que lui font des réduits richement décorés,

Le marbre des bassins, les grillages dorés?

Un seul grain de millet leur pleroit davantage.

La Fontaine l'a dit. O véritable sage!

La Fontaine, c'est toi qu'il faudroit en ces lieux :  
Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireroient  
mieux.

Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,  
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,  
Pourroient à nos dépens égayer ton pinceau.  
Là, de tes deux pigeons tu verrois le tableau,  
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,  
Te feroient dire encore : « Amour, tu perdis Troie! »  
Ainsi nous plaît la ferme & son air animé.

Mais dans cet autre lieu, quel peuple renfermé  
De ses cris inconnus a frappé mes oreilles ?  
Là, sont des animaux, étrangères merveilles.  
Là, dans un doux exil vivent emprisonnés  
Quadrupèdes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.  
N'allez point rechercher les espèces bizarres.  
Préférez les plus beaux, & non pas les plus rares.  
Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux,  
Favoris du soleil, brillent de tous ses feux,  
L'or pourpré du faisán, l'émail de la pintade.  
Logez plus richement ces oiseaux de parade ;  
Eux-mêmes sont un luxe, & puisque leur beauté  
Rachète à vos regards leur inutilité,  
De ces captifs brillans que les prisons soient belles,  
Sur-tout, ne m'offrez point ces animaux rebelles,  
De qui l'orgueil s'indigne & languit dans nos fers.  
Eh! quel œil sans regret peut voir le roi des airs,  
L'aigle, qui se jouoit au milieu de l'orage,  
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage

La fierté de son vol, & l'éclair de ses yeux ?  
 Rendez-lui le soleil & la voûte des cieux :  
 Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.

Mais tandis qu'étalant leur parure étrangère ;  
 Ces hôtes différens semblent briguer mon choix ;  
 Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits.  
 Où, de même exilés & ravis à leur terre,  
 D'étrangers végétaux habitent sous le verre.  
 Entourez d'un air doux ces frêles nourrissons.  
 Mais vainqueur des climats, respectez les saisons ;  
 Ne forcez point d'éclorre, au sein de la froidure,  
 Des biens qu'à d'autres tems destinoit la nature.  
 Laissez aux lieux flétris par des hivers constans  
 Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux prin-  
 tems ;  
 Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,  
 Sans forcer ses présens attendez ses largesses. ]  
 Mais j'aime à voir ces toits, ces abris transparens  
 Recéler des climats les tributs différens,  
 Cet asyle enhardir le jasmin d'Ibérie,  
 La pervanche frilleuse oublier sa patrie,  
 Et le jaune ananas par ces chaleurs trompé  
 Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.  
 Motivez donc toujours vos divers édifices,  
 Des animaux, des fleurs agréables hospices. ]  
 Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,  
 Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux ?  
 Sous ces faules que baigne une onde salutaire,  
 Je placerois du bain l'asyle solitaire.

Plus loin, une cabane où règne la fraîcheur  
 Offriroit les filets & la ligne au pêcheur.  
 Vous voyez de ce bois la douce solitude ?  
 J'y consacre un asyle aux Muses, à l'étude.  
 Dans ce majestueux & long enfoncement  
 J'ordonne un obélisque, auguste monument.  
 Il s'élève, & j'écris sur la pierre attendrie :  
*A nos braves Marins, mourans pour la Patrie.*

Ainsi vos bâtimens, vos asyles divers  
 Ne feront point oisifs, ne feront point déserts.  
 Au site assortissez leur figure, leur masse.  
 Que chacun avec goût établi dans sa place,  
 Jamais trop resserré, jamais trop étendu,  
 N'éclipse point la scène, & n'y soit point perdu.

Sçachez ce qui convient ou nuit au caractère,  
 Un réduit écarté dans un lieu solitaire,  
 Peint mieux la solitude encore & l'abandon.  
 Montrez-vous donc fidèle à chaque expression.  
 N'allez pas au grand jour offrir un hermitage.  
 Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage ;  
 Un temple veut paroître au penchant d'un coteau,  
 Son site aérien répand dans le tableau  
 L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie.  
 Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.  
 Telle est des bâtimens la grace & la beauté.

Mais de ces monumens la brillante gaieté,  
 Et leur luxe moderne, & leur fraîche jeunesse,  
 Des antiques débris valent-ils la vieilleffe ?



L'aspect défordonné de ces grands corps épars,  
 Leur forme pittoresque attache les regards.  
 Par eux le cours des ans est marqué sur la terre.  
 Détruits par les volcans, ou l'orage, ou la guerre,  
 Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.  
 Ces masses qui du tems sentent aussi le poids,  
 Enseignent à céder à ce commun ravage,  
 A pardonner au fort. Telle jadis Carthage  
 Vit sur ses murs détruits Marius malheureux ;  
 Et ces deux grands débris se consoloient entr'eux.

Liez donc à vos plants ces vénérables restes.  
 Et toi, qui m'égarant dans ces sites agrestes,  
 Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,  
 Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,  
 O sœur de la Peinture, aimable Poésie,  
 A ces vieux monumens viens redonner la vie ;  
 Viens présenter au goût ces riches accidens,  
 Que de ses lentes mains a dessinés le tems.

Tantôt c'est une antique & modeste chapelle,  
 Saint asyle, où jadis dans la saison nouvelle,  
 Vierges, femmes, enfans, sur un rustique autel  
 Venoient pour les moissons implorer l'Eternel.  
 Un long respect consacre encore ces ruines.

Tantôt, c'est un vieux fort, qui, du haut des col-  
 lines,  
 Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux, ]  
 Portoit jusques au ciel l'orgueil de ses creneaux ;  
 Qui, dans ces tems affreux de discorde & d'alarm ☉,

Vit les grands coups de lance & les nobles faits  
d'armes

De nos preux Chevaliers, des Baiards, des Henris ;

Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.

Ces débris, cette mâle & triste architecture,

Qu'environne une fraîche & riante verdure,

Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,

Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,

Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,

Et l'enfant qui se joue où combattoient ses peres :

Saisissez ce contraste, & déployez aux yeux

Ce tableau doux & fier, champêtre & belliqueux.

Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,

Tout-à-coup s'offre aux yeux de bois environnée.

Quel silence ! C'est-là qu'amante du désert

La méditation avec plaisir se perd

Sous ces portiques saints, où des vierges austères,

Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires

Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,

Pâles, veilloient, brûloient, se consumoient pour

Dieu.

Le saint recueillement, la paisible innocence

Semble encor de ces lieux habiter le silence.

La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,

Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour ;

Les degrés de l'autel usés par la prière,

Ces noirs vitraux, ce sombre & profond sanctuaire

Où peut-être des cœurs en secret malheureux

A l'inflexible autel se plaignoient de leurs nœuds,

Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes,

A la religion déroboient quelques larmes ;  
 Tout parle , tout émeut dans ce séjour sacré.  
 Là , dans la solitude en rêvant égaré ,  
 Quelquefois vous croirez , au déclin d'un jour  
 sombre ,  
 D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.  
 Mettez donc à profit ces restes précieux ,  
 Augustes ou touchans , profanes ou pieux.

Mais loin ces monumens dont la ruine feinte  
 Imite mal du tems l'inimitable empreinte.  
 Tous ces temples anciens récemment contrefaits ,  
 Ces restes d'un château qui n'exista jamais ,  
 Ces vieux ponts nés d'hier , & cette tour gothique ,  
 Ayant l'air délabré , sans avoir l'air antique ,  
 Artifice à la fois impuissant & grossier.  
 Je crois voir cet enfant tristement grimacier ,  
 Qui , jouant la vieillesse & ridant son visage ,  
 Perd , sans paroître vieux , les graces du jeune âge ;

Mais un débris réel intéresse mes yeux.  
 Jadis contemporain de nos simples aïeux ,  
 J'aime à l'interroger , je me plais à le croire.  
 Des peuples & des tems il me redit l'histoire.  
 Plus ces tems sont fameux , plus ces peuples sont  
 grands ,  
 Et plus j'admurerai ces restes imposans.  
 O champs de l'Italie ! ô campagnes de Rome !  
 Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme ,  
 C'est là que des débris fameux par de grands noms ,  
 Pleins de grands souvenirs & de hautes leçons ,  
 Vous offrent ces aspects , trésors des payages.

Voyez de toutes parts , comment le cours des âges  
Disperfant , déchirant de précieux lambeaux ,  
Jettant temple sur temple , & tombeaux sur tombeaux ,  
De Rome étale au loin la ruine immortelle.  
Ces portiques , ces arcs , où la pierre fidelle  
Garde du peuple-roi les exploits éclatans ;  
Leur masse indestructible a fatigué le tems.  
Des fleuves suspendus ici mugissoit l'onde ,  
Sous ces portes passioient les dépouilles du monde ;  
Par-tout confusément dans la poussière épars ,  
Les thermes , les palais , les tombeaux des Césars ;  
Tandis que de Virgile , & d'Ovide , & d'Horace ,  
La douce illusion nous montre encor la trace.  
Heureux , cent fois heureux l'artiste des jardins ,  
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins.  
Déjà la main du tems fourdement le seconde ;  
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde  
La nature se plaît à reprendre ses droits.  
Au lieu même où Pompée , heureux vainqueur des  
Rois ,  
Étoit tant de faste , ainsi qu'aux jours d'Evandre ,  
La flûte des bergers revient se faire entendre.  
Voyez rire ces champs au laboureur rendus ,  
Sur ces combles tremblans ces chevreaux suspendus ,  
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe ,  
L'humble ronce embrassant la colonne superbe ;  
Ces forêts d'arbrisseaux , de plantes , de buissons ,  
Montant , tombant en grappe , en touffes , en festons ,  
Par le soufflé des vents semés sur ces ruines ,  
Le figuier , l'olivier , de leurs foibles racines ,

Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains ;  
 Et la vigne flexible , & le lierre aux cent mains ;  
 Autour de ces débris rampant avec souplesse ,  
 Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Mais si vous n'avez pas ces restes renommés ,  
 N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés ,  
 Et ces marbres vivans , déités des vieux âges ,  
 Où l'art seul fut divin & força les hommages ?

Je sçais qu'un goût sévère a voulu des jardins  
 Exiler tous ces dieux des Grecs & des Romains.  
 Et pourquoi ? Dans Athène & dans Rome nourrie ;  
 Notre enfance a connu leur riante Féerie.

Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs & bergers ?  
 Pourquoi donc leur fermer vos bois & vos vergers ?  
 Sans Pomone , vos fruits oseront-ils éclore ?

De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore ?  
 Ah ! que ces dieux toujours enchantent nos regards !  
 L'idolâtrie encore est le culte des arts.

Mais que l'art soit parfait : loin des jardins qu'on  
 chasse

Ces dieux sans majesté , ces déesses sans grace.

A chaque déité choisissez son vrai lieu.

Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu.  
 Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naiïades,  
 Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades ?

Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux ,  
 Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux ?

Otez-moi ces lions & ces tigres sauvages ,

Ces monstres me font peur , même dans leurs images ;



Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,  
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,  
Qui tout hideux encor de soupçons & de crimes,  
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes,  
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?  
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.  
En des lieux consacrés à leur apothéose,  
Créez un Elysée où leur ombre repose.  
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts  
De lauriers odorans, de myrtes toujours verts,  
En marbre de Paros offrez-nous leurs images.  
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,  
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,  
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.  
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,  
De ces marbres chéris la blancheur tendre & pure,  
Ces grands-hommes, leur calme & simple majesté,  
Cette eau silencieuse, image du Léthé,  
Qui semble pour leurs cœurs exempts d'inquiétude  
Rouler l'oubli des maux & de l'ingratitude,  
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,  
Tout des mânes heureux y respire la paix.  
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles.  
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles :  
Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient  
ces lieux.  
Placez-y les amis des hommes & des dieux,  
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,  
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la  
gloire ;

Montrez-y Fénelon à notre œil attendri ;  
 Que Sully s'y relève embrassé par Henri.  
 Donnez des fleurs ; donnez ; j'en couvrirai ces sa-  
 ges,  
 Qui , dans un noble exil , sur de lointains rivages  
 Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs,  
 Toi sur-tout , brave Cook , qui , cher à tous les  
 cœurs ,  
 Unis par les regrets la France & l'Angleterre ;  
 Toi qui , dans ces climats où le bruit du tonnerre  
 Nous annonçoit jadis , Triptolème nouveau ,  
 Apportoï le courfier , la brebis , le taureau ,  
 Le soc cultivateur , les arts de ta patrie ,  
 Et des brigands d'Europe expioï la furie.  
 Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix ;  
 Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.  
 Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France !  
 Et que fait son pays à ma reconnoissance ?  
 Ses vertus en ont fait notre concitoyen.  
 Imitons notre Roi , digne d'être le sien.  
 Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace  
 Ait vu des cieus brûlans , fendu des mers de glace ;  
 Que des peuples , des vents , des ondes révééré ,  
 Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré ;  
 Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?  
 L'ami du monde , hélas ! meurt en proie aux sauva-  
 ges.  
 Vous qui pleurez sa mort , fiers enfans d'Albion ,  
 Imités , il est tems , sa noble ambition.  
 Pourquoi dans vos égaux cherchez-vous des esclaves ?

Portez-leur des bienfaits & non pas des entraves.  
Le front ceint de lauriers cueillis par les François,  
La victoire aujourd'hui sollicite la paix.  
Descends, aimable Paix, si long-tems attendue,  
Descends; que ta présence à l'univers rendue,  
Embellisse les lieux qu'ont célébrés mes vers;  
Viens; forme un peuple heureux de cent peuples  
divers.  
Rends l'abondance aux champs, rends le commerce  
aux ondes,  
Et la vie aux beaux arts, & le calme aux deux mon-  
des.

*F I N.*



# NOTES

## DU PREMIER CHANT

### DU POÈME DES JARDINS.

---

( Page 9 , vers pénultième. )

Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.

Le Lecteur ne me sçaura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'exquise rapide que Virgile a tracée des jardins , qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Simon vaisseau , long-tems égaré , loin du bord ,  
Ne se hâtoit enfin de regagner le port ,  
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore :  
Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclorre ;  
Les roses m'ouvreroient leurs calices brillans ;  
Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs.  
Du persil toujours verd , des pâles chicorées  
Ma muse abreuveroit les tiges altérées.  
Je courberois le lierre & l'acanthé en berceaux ;  
Et du myrte amoureux j'ombragerois les eaux.

On voit que cette composition de jardin est très-simple & très-naturelle. On y trouve mêlés l'utile & l'agréable. C'est à la fois le verger , le potager & le parterre. Mais c'est-là le jardin d'un habitant ordinaire des champs , tel qu'un sage , avec des goûts simples , voudroit l'orner , le cultiver lui-même ; tel que l'aimable poète qui le



décrit, eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, des Lucullus, des Crassus, des Pompées & des Césars, avoit remplis des richesses de l'Asie & des dépouilles de l'univers.

(Page 10, vers 10.)

Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique  
Décoroit un verger.

C'est un monument précieux de l'antiquité & de l'histoire des jardins, que la description que fait Homère de celui d'Alcinoüs. On voit qu'elle tient de près à la naissance de l'art; que tout son luxe consiste dans l'ordre & la symmétrie, dans la richesse du sol & dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il est orné; & tous ceux qui voudroient un jardin pour en jouir, & non pour le montrer, n'en demanderoient pas d'autre.

(Ibid. vers 11.)

D'un art plus magnifique  
Babylone éleva des jardins dans les airs.

Ces jardins suspendus existoient encore en partie seize siècles après leur création, & firent l'étonnement d'Alexandre, à son entrée dans Babylone.

(Ibid. vers 13.)

Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers;

Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire, |  
Alloient calmer leur foudre & reposer leur gloire.

Il existe un monument très-précieux du goût & de la forme des jardins Romains, dans une lettre de Pline le Jeune, & je crois faire plaisir au lecteur en la rapportant ici. On verra qu'on y connoissoit déjà l'art de tailler les arbres, & de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux; que l'architecture & le luxe des édifices étoient un des principaux ornemens de leurs parcs; mais que tous avoient un objet d'utilité : ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes.

« La maison, quoique bâtie au bas de la col-  
» line, a la même vue que si elle étoit placée au  
» sommet. Cette colline s'élève par une pente si  
» douce, que l'on s'apperçoit que l'on est monté,  
» sans avoir senti que l'on montoit. Derrière la  
» maison est l'Apennin, mais assez éloigné. Dans  
» les jours les plus calmes & les plus sereins,  
» elle en reçoit des haleines de vent, qui n'ont  
» plus rien de violent & d'impétueux, pour avoir  
» perdu toute leur force en chemin. Son exposi-  
» tion est presque entièrement au midi, & semble  
» inviter le soleil, en été vers le milieu du jour,  
» en hiver un peu plutôt, à venir dans une ga-  
» lerie fort large, & longue à proportion. La  
» maison est composée de plusieurs pavillons.  
» L'entrée est à la manière des anciens. Au-de-

» vant de la galerie on voit un parterre , dont  
» les différentes figures sont tracées avec du buis.  
» Ensuite est un lit de gazon peu élevé , & au-  
» tour duquel le buis représente plusieurs ani-  
» maux qui se regardent. Plus bas , est une pièce  
» toute couverte d'acanthes , si doux & si ten-  
» dres sous les pieds , qu'on ne les sent presque  
» pas. Cette pièce est enfermée dans une prome-  
» nade environnée d'arbres , qui , pressés les uns  
» contre les autres , & diversement taillés , for-  
» ment une palissade. Auprès est une allée tour-  
» nante en forme de cirque , au-dedans de la-  
» quelle on trouve du buis taillé de différentes  
» façons , & des arbres que l'on a soin de tenir  
» bas. Tout cela est fermé de murailles sèches ,  
» qu'un buis étagé couvre & cache à la vue. De  
» l'autre côté est une prairie qui ne plaît guères  
» moins par ses beautés naturelles , que toutes  
» les choses dont je viens de parler , par les  
» beautés qu'elles empruntent de l'art. Ensuite  
» sont des pièces brutes , des prairies & des ar-  
» briffeaux. Au bout de la galerie est une falle-  
» à-manger , dont la porte donne sur l'extrémité  
» du parterre , & les fenêtres sur les prairies &  
» sur une grande partie des pièces brutes. Par  
» ces fenêtres , on voit de côté le parterre , &  
» ce qui de la maison même s'avance en saillie ,  
» avec le haut des arbres du manège. De l'un  
» des côtés de la galerie & vers le milieu , on

» entre dans un appartement qui environne une  
» petite cour ombragée de quatre plânes , au mi-  
» lieu desquels est un bassin de marbre , d'où l'eau  
» qui se dérobe , entretient , par un doux épan-  
» chement , la fraîcheur des plânes & des plantes  
» qui sont au-dessous. Dans cet appartement , est  
» une chambre à coucher. La voix , le bruit , ni  
» le jour n'y pénètrent point : elle est accom-  
» pagnée d'une salle où l'on mange d'ordinaire ,  
» & quand on veut être en particulier avec ses  
» amis. Une autre galerie donne sur cette petite  
» cour , & a toutes les mêmes vues que la ga-  
» lerie que je viens de décrire. Il y a encore  
» une chambre , qui , pour être proche de l'un  
» des plânes , jouit toujours de la verdure & de  
» l'ombre. Elle est revêtue de marbre tout au-  
» tour à hauteur d'appui ; & au défaut du mar-  
» bre , est une peinture qui représente des feuil-  
» lages & des oiseaux sur des branches ; mais  
» si délicatement , qu'elle ne cède point à la  
» beauté du marbre même. Au-dessous est une pe-  
» tite fontaine qui tombe dans un bassin , d'où  
» l'eau , en s'écoulant par plusieurs petits tuyaux ,  
» forme un agréable murmure. D'un coin de la  
» galerie , on passe dans une grande chambre ,  
» qui est vis-à-vis la salle-à-manger , elle a ses  
» fenêtres d'un côté sur le parterre , de l'autre  
» sur la prairie ; & immédiatement au-dessous de  
» ces fenêtres , est une pièce d'eau qui réjouit

11 également les yeux & les oreilles : car l'eau ,  
12 en y tombant de haut dans un grand bassin de  
13 marbre , paroît toute écumante , & forme je ne  
14 sçais quel bruit qui fait plaisir. Cette chambre  
15 est fort chaude en hiver , parce que le soleil  
16 y donne de toutes parts. Tout auprès est un  
17 poële , qui supplée à la chaleur du soleil , quand  
18 les nuages le cachent. De l'autre côté est une  
19 salle où l'on se déshabille pour prendre le  
20 bain. Elle est grande & fort gaie. Près de-là ,  
21 on trouve la salle du bain d'eau froide , où est  
22 une baignoire très-spacieuse & assez sombre. Si  
23 vous voulez vous baigner plus au large & plus  
24 chaudement , il y a dans la cour un bain , &  
25 tout auprès un puits , d'où l'on peut avoir de  
26 l'eau froide , quand la chaleur incommode. A  
27 côté de la salle du bain froid , est celle du bain  
28 tiède , que le soleil chauffe beaucoup , mais  
29 moins que celle du bain chaud , parce que  
30 celle-ci fort en faillie. On descend dans cette  
31 dernière salle par trois escaliers , dont deux  
32 sont exposés au grand soleil ; le troisième en  
33 est plus éloigné , & n'est pourtant pas plus  
34 obscur. Au-dessus de la chambre , où l'on quitte  
35 ses habits pour le bain , est un jeu de paume ,  
36 où l'on peut prendre différentes sortes d'exer-  
37 cices , & qui pour cela est partagé en plusieurs  
38 réduits. Non loin du bain , est un escalier qui  
39 conduit dans une galerie fermée , & aupara-



» vaat dans trois appartemens , dont l'un voit  
» sur la petite cour ombragée de plânes , l'autre  
» sur la prairie , le troisiéme sur des vignes , en-  
» forte que son exposition est aussi différente que  
» ses vues. A l'extrémité de la galerie fermée , est  
» une chambre prise dans la galerie même , & qui  
» regarde le manège , les villes , les montagnes.  
» Près de cette chambre , en est une autre fort  
» exposée au soleil , sur-tout pendant l'hiver. De-  
» là , on entre dans un appartement qui joint le  
» manège à la maison. Voilà la façade & son as-  
» pect. A l'un des côtés , qui regarde le midi ;  
» s'élève une galerie fermée , d'où l'on ne voit  
» pas seulement les vignes , mais d'où l'on croit  
» les toucher. Au milieu de cette galerie , on  
» trouve une salle-à-manger , où les vents qui  
» viennent de l'Apennin , répandent un air fort  
» sain. Elle a vue par de très-grandes fenêtrés  
» sur les vignes , & encore sur les mêmes vi-  
» gnes , par deux portés à deux battans , d'où  
» l'oeil traverse la galerie. Du côté où cette salle  
» n'a point de fenêtrés , est un escalier dérobé ,  
» par où l'on fert à manger. A l'extrémité est une  
» chambre , à qui la galerie ne fait pas un aspect  
» moins agréable que les vignes. Au-dessous , est  
» une galerie presque souterraine , & si fraîche en  
» été , que , contente de l'air qu'elle renferme ,  
» elle n'en donne & n'en reçoit point d'autre.  
» Après ces deux galeries fermées , est une salle-

» à-manger , suivie d'une galerie ouverte , froide  
» avant midi , plus chaude quand le jour s'avance.  
» Elle conduit à deux appartemens : l'un est  
» composé de quatre chambres , l'autre de trois ,  
» qui , selon que le soleil tourne , jouissent , ou  
» de ses rayons , ou de l'ombre. Au-devant de  
» ces bâtimens si bien entendus & si beaux , est  
» un vaste manége. Il est ouvert par le milieu ,  
» & s'offre d'abord tout entier à la vue de ceux  
» qui entrent : il est entouré de plânes , & ces  
» plânes sont revêtus de lierres. Ainsi le haut de  
» ces arbres est verd de son propre feuillage , &  
» le bas est verd d'un feuillage étranger. Ce lierre  
» court autour du tronc & des branches , & pas-  
» sant d'un plâne à l'autre , les lie ensemble.  
» Entre ces plânes sont des buis , & ces buis sont  
» par-dehors environnés de lauriers , qui mêlent  
» leur ombrage à celui des plânes. L'allée du  
» manége est droite ; mais à son extrémité elle  
» change de figure , & se termine en demi-cer-  
» cle. Ce manége est entouré & couvert de cy-  
» près , qui en rendent l'ombre & plus épaisse &  
» plus noire. Les allées en rond qui sont au-de-  
» dans ( car il y en a plusieurs , les unes dans  
» les autres ) , reçoivent un jour très-pur & très-  
» clair. Les roses s'y offrent par-tout , & un  
» agréable soleil y corrige la trop grande frai-  
» cheur de l'ombre. Au sortir de ces allées ron-  
» des & redoublées , on rentre dans l'allée droite

» qui, des deux côtés, en a beaucoup d'autres  
» séparées par des buis. Là, est une petite prairie ;  
» ici, le buis même est taillé en mille figures  
» différentes, quelquefois en lettres qui expriment  
» tantôt le nom du maître, tantôt celui de  
» l'ouvrier. Entre les buis, vous voyez successivement  
» de petites pyramides & des pommiers ;  
» & cette beauté rustique d'un champ que l'on diroit  
» avoir été tout-à-coup transporté dans un  
» endroit si peigné, est rehaussée vers le milieu  
» par des plânes que l'on tient fort bas des deux  
» côtés. De-là vous entrez dans une pièce d'acanthe  
» flexible, & qui se répand, où l'on voit encore  
» quantité de figures & de noms, que les plantes  
» expriment. A l'extrémité, est un lit-de-repos  
» de marbre blanc, couvert d'une treille soutenue  
» par quatre colonnes de marbre de Cariste. On voit  
» l'eau tomber de dessous ce lit, comme si le poids  
» de ceux qui se couchent l'en faisoit sortir. De  
» petits tuyaux la conduisent dans une pierre taillée  
» exprès ; & de-là elle est reçue dans un bassin  
» de marbre, d'où elle s'écoule si imperceptiblement  
» & si à-propos, qu'il est toujours plein, & pourtant  
» ne déborde jamais. Quand on veut manger en ce  
» lieu, on range les mets les plus solides sur les  
» bords de ce bassin, & on met les plus légers  
» dans des vases qui flottent sur l'eau tout autour  
» de vous, & qui sont faits, les uns en navires, les au-

» tres en oïseaux. A l'un des côtés , est une fon-  
 » taine jaillissante , qui reçoit dans sa source l'eau  
 » qu'elle en a jettée ; car , après avoir été poussée  
 » en haut , elle retombe sur elle-même , & par  
 » deux ouvertures qui se joignent , elle descend  
 » & remonte sans cesse. Vis-à-vis du lit-de-repos ,  
 » est une chambre qui lui donne autant d'agré-  
 » mens qu'elle en reçoit de lui. Elle est toute  
 » brillante de marbre ; ses portes sont entourées  
 » & comme bordées de verdure. Au-dessus & au-  
 » dessous des fenêtres hautes & basses , on ne  
 » voit aussi que verdure de toutes parts. Auprès  
 » est un autre petit appartement qui semble s'en-  
 » foncer dans la même chambre , & qui en est  
 » pourtant séparé. On y trouve un lit ; & quoi-  
 » que cet appartement soit percé de fenêtres  
 » par-tout , l'ombrage qui l'environne , le rend  
 » sombre. Une agréable vigne l'embrasse de ses  
 » feuillages , & monte jusqu'au faite ; à la pluie  
 » près , que vous n'y sentez point , vous croyez  
 » être couché dans un bois. On y trouve aussi  
 » une fontaine qui se perd dans le lieu même  
 » de sa source. En différens endroits sont placés  
 » des sièges de marbre , propres ( ainsi que la  
 » chambre ) à délasser de la promenade. Près de  
 » ces sièges sont de petites fontaines ; & par tout  
 » le manège vous entendez le doux murmure des  
 » ruisseaux , qui , dociles à la main de l'ouvrier ,  
 » se laissent conduire par de petits canaux où il

» lui plaît. Ainsi on arrose , tantôt certaines plan-  
 » tes, tantôt d'autres ; quelquefois on les arrose  
 » toutes. J'aurois fini , il y auroit long-tems ,  
 » de peur de paroître entrer dans un trop grand  
 » détail ; mais j'avois résolu de visiter tous les  
 » coins & recoins de ma maison avec vous. Je  
 » me suis imaginé que ce qui ne vous feroit pas  
 » ennuyeux à voir , ne vous le feroit pas à  
 » lire. »

( Page 11, vers pénultième. )

Belœil , tout à la fois magnifique & champêtre :

*Belœil* est une maison de plaifance de M. le Prince  
 de Ligne.

( Page 12 vers 1<sup>er</sup>. )

Tel que ce frais bouton ;  
 Timide avant-coureur de la belle saison ,  
 L'aimable *Tivoli* , d'une forme nouvelle  
 Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Le local de *Tivoli* se refusoit aux grands effets  
 pittoresques ; mais M. Boutin a eu en effet le  
 mérite d'en tirer le meilleur parti possible , &  
 sur-tout d'avoir le premier essayé avec succès le  
 genre irrégulier.

( Ibid. vers 5. )

Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.

*Montreuil* est un jardin charmant de Mad<sup>e</sup>. la  
 Princesse de Guémené, sur la route de Paris à  
 Versailles.



( Page 12. vers 6. )

Maupertuis , le Désert , Rincy , Limours . . . . .

*Maupertuis.* Ce jardin , connu sous le nom de *l'Elysée* , appartient à M. le Marquis de Montefquiou. Si de belles eaux , de superbes plantations , un mélange heureux de collines & de vallons font un beau lieu , l'Elysée est digne de son aimable nom.

*Le Désert.* Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

*Rincy.* Ce beau jardin appartient à Monseigneur le Duc d'Orléans.

*Limours.* Ce lieu , naturellement sauvage , a été très-embelli par Mad. la Comtesse de Brionne , & a perdu un peu de sa rudesse , sans perdre son caractère.

( Ibid. vers 9. )

Semblable à son auguste & jeune déité ,  
Trianon joint la grace avec la majesté.

*Le petit Trianon* , jardin de la Reine , est un modèle de ce genre. La richesse y paroît avoir été toujours employée par le goût.

( Ibid. vers 12. )

Et toi , d'un prince aimable , ô l'asyle fidèle !  
Dont le nom trop modeste est indigne de toi.

Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle* , qui a été  
com-

composé avec beaucoup d'esprit pour Monseigneur le Comte d'Artois, & qui a l'avantage de se trouver placé au milieu d'un bois charmant, qui semble en faire partie. Le pavillon est d'une élégance rare \*.

(Page 22, vers 17.)

Que votre art les promette, & que l'œil les espère :  
Promettre c'est donner, espérer c'est jouir.

Ce dernier hémistiche se trouve dans une Epître charmante de M. de Saint-Lambert ; c'est par réminiscence qu'il s'est glissé dans mon ouvrage.

(Page 23, vers 10.)

Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.

Kent, architecte & dessinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec succès le genre libre qui commence à se répandre dans toute l'Europe. Les Chinois en sont sans doute les premiers inventeurs. Voici ce que dit de leurs jardins un Artiste célèbre d'Angleterre, qui avoit voyagé à la Chine. Le morceau est curieux, & l'ouvrage dont il est tiré, est fort rare.

\* Je n'ai pas pu nommer tous les jardins agréables qui ont été faits depuis quelques années. Il en est plusieurs qui auroient mérité de l'être ; & de ce nombre sont, *La Falaise*, *Morsfontaine*, *Roiffi*, *La Malmaison*, agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues & de sa situation.

« Les jardins que j'ai vus à la Chine (dit M.  
 » Chambers), étoient très-petits. Leur ordon-  
 » nance cependant, & ce que j'ai pu recueillir  
 » des diverses conversations que j'ai eues sur ce  
 » sujet avec un fameux peintre Chinois, nommé  
 » *Lepqua*, m'ont donné, si je ne me trompe, une  
 » connoissance des idées de ces peuples sur ce  
 » sujet.

» La nature est leur modèle, & leur but est  
 » de l'imiter dans toutes ses belles irrégularités.  
 » D'abord ils examinent la forme du terrain : s'il  
 » est uni, ou en pente : s'il y a des collines ou  
 » des montagnes : s'il est étendu ou resserré, sec  
 » ou marécageux : s'il abonde en rivières & en  
 » sources, ou si le manque d'eau s'y fait sentir.  
 » Ils font une grande attention à ces diverses  
 » circonstances, & choisissent les arrangemens  
 » qui conviennent le mieux avec la nature du  
 » terrain, qui exigent le moins de frais, cachent  
 » ses défauts, & mettent dans le plus beau jour  
 » tous ses avantages.

» Comme les Chinois n'aiment pas la prome-  
 » nade, on trouve rarement chez eux les ave-  
 » nues, ou les allées spacieuses des jardins de  
 » l'Europe. Tout le terrain est distribué en une  
 » variété de scènes; & des passages tournans, ou-  
 » verts au milieu des bosquets, vous font arriver  
 » aux différens points-de-vue; chacun desquels est

» indiqué par un siège , par un édifice , ou par  
» quelque autre objet.

» La perfection de leurs jardins consiste dans  
» le nombre , dans la beauté & dans la diversité  
» de ces scènes. Les jardiniers Chinois , comme  
» les peintres Européens , ramassent dans la nature  
» les objets les plus agréables , & tâchent de les  
» combiner de manière que , non-seulement ils  
» paroissent séparément avec le plus d'éclat ,  
» mais même que par leur union ils forment un  
» tout agréable & frappant.

» Leurs artistes distinguent trois différentes es-  
» pèces de scènes , auxquelles ils donnent les  
» noms de riantes , d'horribles , & d'enchantées.  
» Cette dernière dénomination répond à ce qu'on  
» nomme scène de roman , & nos Chinois se ser-  
» vent de divers artifices pour y exciter la sur-  
» prise. Quelquefois ils font passer sous terre une  
» rivière , ou un torrent rapide , qui , par son  
» bruit turbulent , frappe l'oreille , sans qu'on  
» puisse comprendre d'où il vient. D'autres fois  
» ils disposent les rocs , les bâtimens , & les au-  
» tres objets qui entrent dans la composition ,  
» de manière que , le vent passant au travers des  
» interstices & des concavités qui y sont ména-  
» gées pour cet effet , forme des sons étrangers  
» & singuliers. Ils mettent dans ces compositions  
» les espèces les plus extraordinaires d'arbres

» de plantes & de fleurs : ils y forment des échos  
 » artificiels & compliqués , & y tiennent dif-  
 » férentes sortes d'oiseaux & d'animaux monf-  
 » trueux.

» Les scènes d'horreur présentent des rocs sus-  
 » pendus , des cavernes obscures , & d'impétueu-  
 » ses cataractes qui se précipitent de tous les cô-  
 » tés du haut des montagnes ; les arbres font dif-  
 » formes , & semblent brisés par la violence des  
 » tempêtes. Ici on en voit de renversés , qui in-  
 » terceptent le cours des torrens , & paroissent  
 » avoir été emportés par la fureur des eaux. Là  
 » il semble que , frappés de la foudre , ils ont  
 » été brûlés & fendus en pièces. Quelques-uns des  
 » édifices font en ruines , quelques-autres con-  
 » fumés à demi par le feu : quelques chétives ca-  
 » banes , dispersées çà & là sur les montagnes ,  
 » semblent indiquer à la fois l'existence & la mi-  
 » sère des habitans. A ces scènes , il en succède  
 » communément de riantes. Les artistes Chinois  
 » sçavent avec quelle force l'ame est affectée par  
 » les contrastes , & ils ne manquent jamais de  
 » ménager des transitions subites , & de frappan-  
 » tes oppositions de formes , de couleurs & d'om-  
 » bres. Aussi des vues bornées vous font-ils passer  
 » à des perspectives étendues ; des objets d'hor-  
 » reur , à des scènes agréables ; & des lacs &  
 » des rivières , aux plaines , aux côteaux & aux  
 » bois. Aux couleurs sombres & tristes , ils en



» opposent de brillantes , & des formes simples  
» aux compliquées ; distribuant , par un arrange-  
» ment judicieux , les diverses masses d'ombre &  
» de lumière , de telle sorte , que la composition  
» paroît distincte dans ses parties , & frappante en  
» son tout.

» Lorsque le terrain est étendu , & qu'on y  
» peut faire entrer une multitude de scènes , cha-  
» cune est ordinairement appropriée à un seul  
» point-de-vue. Mais , lorsque l'espace est borné  
» & qu'il ne permet pas assez de variété , on  
» tâche de remédier à ce défaut , en disposant les  
» objets de manière qu'ils produisent des repré-  
» sentations différentes , suivant les divers points-  
» de-vue ; & souvent l'artifice est poussé au point ,  
» que ces représentations n'ont entr'elles aucune  
» ressemblance.

» Dans les grands jardins , les Chinois se mé-  
» nagent des scènes différentes pour le matin ;  
» le midi & le soir , & ils élèvent aux points-  
» de-vue convenables , des édifices propres aux  
» divertissemens de chaque partie du jour. Les  
» petits jardins où , comme nous l'avons vu , un  
» seul arrangement produit plusieurs représenta-  
» tions , présentent , de la même manière aux di-  
» vers points-de-vue , des bâtimens qui , par leur  
» usage , indiquent le point du jour le plus pro-  
» pre à jouir de la scène dans sa perfection.

» Comme le climat de la Chine est excessive-  
» ment chaud, les habitans emploient beaucoup  
» d'eau à leurs jardins. Lorsqu'ils font petits, &  
» que la situation le permet, souvent tout le  
» terrein est mis sous l'eau, & il n'y reste qu'un  
» petit nombre d'isles & de rocs. On fait entrer  
» dans les jardins spacieux des lacs étendus, des  
» rivières & des canaux. On imite la nature en di-  
» versifiant, à son exemple, les bords des rivié-  
» res & des lacs. Tantôt ces bords sont arides &  
» graveleux, tantôt ils sont couverts de bois jus-  
» qu'au bord de l'eau, plats en quelques en-  
» droits, & ornés d'arbrisseaux & de fleurs. Dans  
» d'autres, ils se changent en rocs escarpés, qui  
» forment des cavernes, où une partie de l'eau  
» se jette avec autant de bruit que de violence.  
» Quelquefois vous voyez des prairies remplies  
» de bétail, ou des champs de riz qui s'avan-  
» cent dans des lacs, & qui laissent entr'eux des  
» passages pour des vaisseaux; d'autres fois, ce  
» sont des bosquets, pénétrés en divers endroits  
» par des rivières & des ruisseaux capables de  
» porter des barques. Ces rivages sont couverts  
» d'arbres, dont les branchages s'étendent, se  
» joignent & forment en quelques endroits des  
» berceaux, sous lesquels les bateaux passent.  
» Vous êtes ainsi ordinairement conduit à quel-  
» que objet intéressant: à un superbe bâtiment,  
» placé au sommet d'une montagne coupée en

» terrasses : à un casin situé au milieu d'un lac : à  
» une cascade : à une grotte divisée en divers ap-  
» partemens : à un rocher artificiel, ou à quel-  
» que autre composition semblable.

» Les rivières suivent rarement la ligne droite ;  
» elles serpentent & sont interrompues par di-  
» verses irrégularités. Tantôt elles sont étroites,  
» bruyantes & rapides : tantôt lentes, larges &  
» profondes. Des roseaux & d'autres plantes &  
» fleurs aquatiques, entre lesquelles se distingue  
» le *Lien-hoa*, qu'on estime le plus, se voient &  
» dans les rivières & dans les lacs. Les Chinois  
» y construisent souvent des moulins & d'autres  
» machines hydrauliques, dont le mouvement  
» sert à animer la scène. Ils ont aussi un grand  
» nombre de bateaux, de forme & de grandeur  
» différentes. Leurs lacs sont semés d'îles, les  
» unes stériles & entourées de rochers & d'é-  
» cueils ; les autres enrichies de tout ce que la  
» nature & l'art peuvent fournir de plus par-  
» fait. Ils y introduisent aussi des rocs artificiels,  
» & ils surpassent toutes les autres nations dans  
» ce genre de composition. Ces ouvrages forment  
» chez eux une profession distincte. On trouve à  
» Canton, & probablement dans la plûpart des  
» autres villes de la Chine, un grand nombre  
» d'artisans constamment occupés à ce métier. La  
» pierre dont ils se servent pour cet usage, vient  
» des côtes méridionales de l'Empire : elle est

» bleuâtre & usée par l'action des ondes en for-  
 » mes irrégulières. On pousse la délicatesse fort  
 » loin dans le choix de cette pierre. J'ai vu don-  
 » ner plusieurs taëls pour un morceau de la  
 » grosseur du poing, lorsque la figure en étoit  
 » belle & la couleur vive. Ces morceaux choisis  
 » s'emploient pour les payfages des appartemens.  
 » Les plus grossiers servent aux jardins, & étant  
 » joints par le moyen d'un ciment bleuâtre, ils  
 » forment des rocs d'une grandeur considérable.  
 » J'en ai vu qui étoient extrêmement beaux, &  
 » qui montroient dans l'artiste une élégance de  
 » goût peu commune. Lorsque ces rocs sont  
 » grands, on y creuse des cavernes & des grot-  
 » tes avec des ouvertures, au travers desquelles  
 » on apperçoit des lointains. On y voit en di-  
 » vers endroits des arbres, des arbrisseaux, des  
 » ronces & des mouffes, & sur leur sommet, on  
 » place de petits temples & d'autres bâtimens,  
 » où l'on monte par le moyen de degrés rabo-  
 » teux & irréguliers, taillés dans le roc.

» Lorsqu'il se trouve assez d'eau, & que le ter-  
 » rein est convenable, les Chinois ne manquent  
 » point de former des cascades dans leurs jar-  
 » dins. Ils y évitent toute sorte de régularités,  
 » imitant les opérations de la nature dans ces  
 » pays montagneux. Les eaux jaillissent des ca-  
 » vernes & des sinuosités des rochers. Ici paroît  
 » une grande & impétueuse cataracte. Là, c'est

» une multitude de petites chutes. Quelquefois la  
» vue de la cascade est interceptée par des ar-  
» bres dont les feuilles & les branches ne per-  
» mettent que par intervalles , de voir les eaux  
» qui tombent le long des côtés de la montagne.  
» D'autres fois au-dessus de la partie la plus ra-  
» pide de la cascade , sont jettés d'un roc à l'au-  
» tre , des ponts de bois grossièrement faits ; &  
» souvent le courant des eaux est interrompu par  
» des arbres & des monceaux de pierres que la  
» violence du torrent semble y avoir transportés.

» Dans les bosquets , les Chinois varient tou-  
» jours les formes & les couleurs des arbres ,  
» joignant ceux dont les branches sont grandes  
» & touffues , avec ceux qui s'élèvent en pyra-  
» mide , & les verts-foncés avec les verts-gais .  
» Ils y entremêlent des arbres qui portent des  
» fleurs , parmi lesquels il y en a plusieurs qui  
» fleurissent la plus grande partie de l'année. En-  
» tre leurs arbres favoris , est une espèce de  
» faule. On le trouve toujours parmi ceux qui  
» bordent les rivières & les lacs , & ils sont plan-  
» tés de manière que leurs branches pendent sur  
» l'eau. Les Chinois introduisent aussi des troncs  
» d'arbres , tantôt debout , tantôt couchés sur la  
» terre , & ils poussent fort loin la délicatesse sur  
» leurs formes , sur la couleur de leur écorce ,  
» & même sur leur mousse.



» Rien de plus varié que les moyens qu'ils  
 » emploient pour exciter la surprise. Ils vous  
 » conduisent quelquefois au travers de cavernes  
 » & d'allées sombres , au sortir desquelles vous  
 » vous trouvez subitement frappé de la vue d'un  
 » paysage délicieux , enrichi de tout ce que la  
 » nature peut fournir de plus beau. D'autres fois  
 » on vous mène par des avenues & par des al-  
 » lées qui diminuent & qui deviennent rabo-  
 » teuses peu-à-peu. Le passage est enfin tout-à-  
 » fait interrompu ; des buissons , des ronces &  
 » des pierres le rendent impraticable , lorsque  
 » tout-d'un-coup s'ouvre à vos yeux une per-  
 » spective riante & étendue , qui vous plaît d'au-  
 » tant plus , que vous vous y étiez moins at-  
 » tendu.

» Un autre artifice de ces peuples , c'est de ca-  
 » cher une partie de la composition , par le  
 » moyen d'arbres & d'autres objets intermédiaii-  
 » res : ceci excite la curiosité du spectateur. Il  
 » veut voir de près , & se trouve , en ap-  
 » prochant , agréablement surpris par quelque  
 » scène inattendue , ou par quelque représenta-  
 » tion totalement opposée à ce qu'il cherchoit :  
 » la terminaison des lacs est toujours cachée ,  
 » pour laisser à l'imagination de quoi s'exercer.  
 » La même règle s'observe , autant qu'il est pos-  
 » sible , dans toutes les compositions Chinoises.

» Quoique les Chinois ne soient pas fort habiles

» en optique, l'expérience leur a cependant ap-  
» pris que la grandeur apparente des objets di-  
» minue, & que leurs couleurs s'affoiblissent, à  
» mesure qu'ils s'éloignent de l'œil du spectateur.  
» Ces observations ont donné lieu à un artifice  
» qu'ils mettent quelquefois en œuvre. Ils for-  
» ment des vues en perspective, en introduisant  
» des bâtimens, des vaisseaux & d'autres objets,  
» diminués à proportion de leur distance du point-  
» de-vue. Pour rendre l'illusion plus frappante,  
» ils donnent des teintes grisâtres aux parties  
» éloignées de la composition, & ils plantent  
» dans le lointain des arbres d'une couleur moins  
» vive, & d'une hauteur plus petite que ceux  
» qui paroissent sur le devant; de cette manière,  
» ce qui en soi-même est borné & peu considé-  
» rable, devient en apparence grand & étendu.

» Ordinairement les Chinois évitent les lignes  
» droites; mais ils ne les rejettent pas toujours.  
» Ils font quelquefois des avenues, lorsqu'ils  
» ont quelque objet intéressant à mettre en vue.  
» Les chemins sont constamment taillés en ligne  
» droite, à moins que l'inégalité du terrain, ou  
» quelque autre obstacle, ne fournisse au moins  
» un prétexte pour agir autrement. Lorsque le  
» terrain est entièrement uni, il leur paroît  
» absurde de faire une route qui serpente: car,  
» disent-ils, c'est ou l'art ou le passage constant  
» des voyageurs qui l'a faite; & dans l'un ou

» l'autre cas , il n'est pas naturel de supposer  
 » que les hommes voulussent choisir la ligne  
 » courbe, quand ils peuvent aller par la droite.

» Ce que nous nommons en Anglois *clump* ,  
 » c'est-à-dire , peloton d'arbres , n'est point in-  
 » connu aux Chinois ; mais ils ne le mettent pas  
 » en œuvre aussi souvent que nous. Jamais ils n'en  
 » occupent tout le terrain. Leurs jardiniers con-  
 » fidèrent un jardin , comme nos peintres con-  
 » fidèrent un tableau ; & les premiers groupent  
 » leurs arbres , de la même manière que les  
 » derniers groupent leurs figures , les uns &  
 » les autres ayant leurs masses principales &  
 » secondaires ».

( Page 25 , vers 9. )

Pour chercher un ami qui me parle du cœur , &c.

Ce vers , comme on sçait , est de Racine. L'Au-  
 teur en fait l'application aux charmes du genre  
 irrégulier & naturel , qui , moins éblouissant au  
 premier coup-d'œil , est sans doute plus varié &  
 d'un intérêt plus durable.

( Ibid. vers 16. )

Regardez dans Milton , &c.

Plusieurs Anglois prétendent que c'est cette  
 belle description du Paradis terrestre , & quel-  
 ques morceaux de Spencer , qui ont donné l'idée

des jardins irréguliers ; & quoiqu'il soit probable comme je l'ai déjà dit, que ce genre vient des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton comme plus poétique. D'ailleurs j'ai cru qu'on verroit avec plaisir toute la magnificence du plus grand Roi du monde, tous les prodiges des arts, mis en opposition avec les charmes de la nature naissante, & l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, & l'intérêt des premières amours. Je n'ai ni traduit, ni même imité Milton, qui a dû décrire Eden plus longuement que moi ; & quelque humiliante que soit pour moi la comparaison, je crois devoir insérer ici, pour le plaisir du Lecteur, cette charmante description.

... Eden, where delicious Paradise  
 ... Crowns with her inclosure green,  
 As with a rural mound, the champain head  
 Of a steep wilderness; whose hairy sides  
 With thicket overgrown, grotesque and wild;  
 Access Deny'd: and over head up-grew  
 Insuperable height of loftiest shade,  
 Cedar and pine, and fir, and Branching palm;  
 A sylvan scene! And as the rangs ascend  
 Shade above shade, a woody theatre  
 Of stateliest view. Yet higher than their tops  
 The verdurous wall of Paradise up sprung:  
 Which to our general Sire gave prospect large  
 Into his neather empire, Neighbouring round,

And higher than that wall a circling row  
 Of goodliest trees, loaden with fairest fruit,  
 Blossoms and fruit, at once of golden hue  
 Appear'd, with gay ena-mel'd colors mix'd  
 ..... In this pleasant soil  
 His far more pleasant Garden God ordain'd  
 Out of the fertile ground he caus'd to grow  
 All trees of noblest Kind, for sight, smell, taste  
 And all amidst them stood the Tree of life  
 High eminent, blooming, ambrosial fruit  
 Of vegetable gold; and next to life  
 Our Death, the Tree of Knowledge, grew  
     fastby;  
 Knowledge of good bought dear by Knowing  
     ill!  
 Southward through Eden wend a river large,  
 Nor chang'd his course, but through the shaggy  
     hill  
 Pass'd underneath ingulf'd; for God had thrown  
 That mountain, as his garden mound, high rais'd  
     fed  
 Upon the rapid current, which through veins  
 Of porous earth with kindly thirst up Drawn,  
 Rose a fresh fountain, and with many a rill  
 Water'd the garden; thence united fell  
 Down the steep glade, and met the neather flood,  
 Which from his darksome passage now appears:  
 And now divid'd into four main streams,  
 Runs diverse, wand'ring man à famous realm  
 And country, Whereof here needs no account  
 But rather to tell how (if art could tell



How) from that saphire fount the crisped brooks  
Rowling an oriental pearl, and sands of gold  
With many error under pendent shades  
Ran nectar, visuing each plant, and fed  
Flowers worthy of Paradise, which not nice art  
In beds and curious Knots, but nature boon  
Pour'd forth profuse on hill, and dale, and plain,  
Both where the morning sun first warmly smote  
The open field, and where the un-piere'd shade  
Imbrownd the noon-tide bowers. Thus was this  
place  
A happy rural seat, of various view!  
Groves, whose rich trees wept odorous gums, and  
balm;  
Others whose fruit, burnish'd with golden rind,  
Hung amiable; Hesperian fable true,  
If true, here only, and of delicious taste!  
Betwixt them lawns, or level-downs, and flocks  
Grazing the tender herb, were interpos'd;  
Or palmy hillock, or the flowry lap,  
Of some irriguous valley, spread her store;  
Flow'rs of all hew, and without thorn, the rose;  
Another, umbrageous grots, and caves  
Of cool recess, o'er which the mantling vine  
Lays forth her purple grapes, and gently creeps  
Luxuriant. Mean while murm'ring water-fall  
Down the slope hills, dispers'd, or in a lake  
That to the fring'd bank, with myrtle crown'd;  
Her crystal, mirrour holds, unite their streams,  
The birds their choir apply: airs, vernal airs,

Breathing the smell of field and grove, attune  
 The trembling leaves, while universal Pan  
 Knit with the Graces, and the Hours in dance,  
 Led on th' eternal Spring . . . . .

Voici cet énergique morceau en François ;  
 pour ceux qui n'entendent pas l'Anglois.

« Le jardin d'Eden étoit placé au milieu d'une  
 » plaine délicieuse , couverte de verdure, qui  
 » s'étendoit sur le sommet d'une haute mon-  
 » tagne , & formoit, en la couronnant, un rem-  
 » part inaccessible. Tous les côtés de la montagne ,  
 » escarpés & déserts, étoient hérissés de buissons  
 » épais & sauvages qui en défendoient l'abord.  
 » Au milieu de ces buissons s'élevoient majestueu-  
 » sement, à une prodigieuse hauteur, des cèdres,  
 » des pins, des sapins, des palmiers qui éten-  
 » doient leurs branches, &, en s'embrassant, of-  
 » froient la décoration d'une scène champêtre. En  
 » élevant par degrés cimes sur cimes, ombrages  
 » sur ombrages, ils formoient un amphithéâtre  
 » dont les yeux étoient enchantés. Les arbres les  
 » plus élevés portoient leurs têtes jusqu'à la  
 » verte palissade qui, comme un mur, environ-  
 » noit le paradis. Du centre de ce beau sé-  
 » jour, qui dominoit tout le reste, notre pre-  
 » mier pere pouvoit librement promener sa vue  
 » sur son empire, & en considérer les contrées,  
 » voisines. Au-dessus de la palissade, & dans

» l'enceinte du paradis , régnoient tout à l'en-  
» tour des arbres superbes , chargés des plus  
» beaux fruits & de fleurs émaillées des plus  
» brillantes couleurs.

» Au milieu de ce charmant paysage , un  
» jardin encore plus délicieux avoit eu Dieu  
» lui-même pour ordonnateur. Il avoit fait for-  
» tir de ce fertile sein tous les arbres les plus  
» propres à charmer les yeux & à flatter l'o-  
» dorat & le goût. Au milieu d'eux s'élevoit l'ar-  
» bre de vie , d'où découloit l'ambroisie d'un or  
» liquide. Non loin étoit l'arbre de la science  
» du bien & du mal , qui nous coûte si cher :  
» arbre fatal dont le germe a produit la mort !

» Dans les jardins couloit vers le midi une  
» large rivière , dont le cours ne changeoit point  
» mais qui disparoissoit sous la montagne du pa-  
» radis, dont la masse le couvroit entièrement :  
» le Seigneur ayant posé cette montagne, qui ser-  
» voit de fondement à son jardin, sur cette onde  
» rapide , qui, doucement attirée par la terre al-  
» térée & poreuse , montoit dans ses veines jus-  
» qu'au sommet , d'où elle sortoit en claire fon-  
» taine, & se partageoit en plusieurs ruisseaux  
» qui, après avoir arrosé tout le jardin, se réunis-  
» soient pour se précipiter du haut de cette mon-  
» tagne escarpée, & après avoir formé une superbe  
» cascade, se divisoient en quatre principales ri-  
» vières, & traversoient différens empires.

» Que n'est-il possible à l'art de décrire cette  
 » fontaine de saphir, dont les ruisseaux argentins  
 » & tortueux, roulant sur des perles orientales &  
 » sur des fables d'or, formoient des labyrinthes  
 » infinis sous les ombrages qui les couvroient, en  
 » versant le nectar sur toutes les plantes, & nour-  
 » rissant des fleurs dignes du paradis ! Elles n'é-  
 » toient point rangées en compartimens symmé-  
 » triques, ni en bouquets façonnés par l'art. La  
 » nature bienfaisante avoit prodigué des beautés  
 » sans nombre sur les collines & dans les vallons.  
 » Ses richesses étoient répandues avec profusion  
 » sur les plaines découvertes qu'échauffent dou-  
 » cement les rayons du soleil, & dans ces ber-  
 » ceaux où des ombrages épais conservent pendant  
 » l'ardeur du jour une agréable fraîcheur.

» Cette heureuse & champêtre habitation char-  
 » moit les yeux par sa variété : la nature, encore  
 » dans son enfance, & méprisant l'art & les rè-  
 » gles, y déployoit toutes ses graces & toute sa  
 » liberté. On y voyoit des champs & des tapis  
 » verts admirablement nuancés & environnés de  
 » riches bocages remplis d'arbres de la plus grande  
 » beauté : des uns couloient les baumes précieux,  
 » la myrrhe & les gommes odoriférantes ; aux  
 » autres étoient suspendus des fruits brillans &  
 » dorés qui charmoient l'œil & le goût. Tout ce  
 » que la fable attribue de merveilleux aux ver-  
 » gers des Hespérides, s'offroit réellement dans

» l'admirable jardin d'Eden. Entre ces arbres pa-  
» roissoient des tapis de verdure : sur les penchans  
» des vallons & des petites collines, on voyoit  
» des troupeaux qui païssoient l'herbe tendre. Ici  
» les palmiers couvroient de jolis monticules : là  
» serpenoient les ruisseaux dans le sein d'un val-  
» lon couvert de fleurs, qui présentoient les ri-  
» chesses de toutes couleurs, parmi lesquelles bril-  
» loit la rose sans épines. D'un autre côté, pa-  
» roissoient des grottes impénétrables aux rayons  
» du soleil, & des cavernes où régnoit une frai-  
» cheur délicieuse. Elles étoient couvertes de vi-  
» gnes, qui, étendant de tous côtés leurs branches  
» flexibles, offroient en abondance des grappes  
» de pourpre. Les ruisseaux, coulant avec un doux  
» murmure, formoient d'agréables cascades le long  
» des collines, & se dispersoient ensuite, ou se  
» réunissoient dans un beau lac, qui présentoit son  
» miroir de crystal à ses rivages couverts de fleurs  
» & couronnés de myrthes. Les oiseaux formoient  
» un chœur mélodieux, & les zéphirs portant avec  
» eux les odeurs suaves des vallons & des boca-  
» ges, murmuroient entre les feuilles légèrement  
» agitées, tandis que Pan, dansant avec les Gra-  
» ces & les Heures, menoit à sa suite un printems  
» éternel. »



N O T E S  
DU SECOND CHANT.

---

( Page 37 , vers 24. )

J'en atteste , ô Mouceaux , tes jardins toujours verts ;

Le jardin d'hiver de Mgr. le Duc de Chartres , est en effet une véritable féerie. La serre chaude surtout est une des plus belles qu'on connoisse.

( Page 42 , vers 12. )

Je t'en prends à témoin , jeune Potaveri.

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti , amené en France par M. de Bougainville , célèbre par plus d'un genre de courage , & connu si avantageusement , & comme militaire , & comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien , est très - connu & très - intéressant. Je n'ai fait que changer le lieu de la scène , que j'ai placée au jardin royal des plantes. J'aurois voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçoit en embrassant l'arbre qu'il reconnut , & qui lui rappelloit sa patrie. *C'est O-Taïti* , disoit-il ; & , en regardant les autres arbres , *Ce n'est pas O-Taïti*. Ainsi ces arbres & sa patrie s'identifioient dans son esprit. J'ai cru que ce trait , si touchant & si nouveau , pourroit fournir un épisode heureux.

(Ibid. vers 14.)

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

On a remarqué dans tous les peuples où la société a fait peu de progrès, une certaine innocence dans les mœurs, très-différente de la réserve & de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civilisées. Dans l'île d'O-Taïti, dans la plupart des autres îles de la mer du Sud, à Madagascar, &c. les femmes mariées croient se devoir exclusivement à leurs maris, & manquent rarement à la fidélité conjugale : mais les filles non mariées ne se font aucun scrupule de se livrer aux goûts même passagers que les hommes leur inspirent. Elles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte. Elles ne s'affujettissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce que nous regardons comme des devoirs pour leur sexe. Mais chez elles c'est simplicité, & non corruption : elles ne méprisent point les règles de la décence ; elles les ignorent. Dans ces pays la nature est grossière, mais elle n'y est pas dépravée : voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.

# N O T E S

## DU TROISIÈME CHANT.

---

( Page 47, vers 24. )

Je sçais que dans Harlem plus d'un triste amateur  
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur.

*Harlem* est une ville de Hollande, où se fait un grand commerce de fleurs. On sçait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté & des jouissances exclusives.

( Page 49, vers 10. )

Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,  
La nature se rit de ces rocs contrefaits,  
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

En général, on ne peut bien imiter les rochers; pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter ces hardiesses, que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie & de l'opulence. C'est ainsi que s'est formé, d'après les dessins de M. Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination, qui sçait le voir d'avance coëfé de beaux arbres, & orné de ce que le tems seul peut lui donner de vraisemblance & de beauté.

( Ibid. vers 14. )

Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale;  
Whateli, je te suis.

Ce sont deux sites d'Angleterre, fameux par les

formes pittoresques de leur chaîne de rochers , décrits par M. Whateli , dont j'ai , ainsi que M. Morel dans son charmant Traité des jardins , emprunté quelques traits , tels que celui de la cabane & du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartint, les sensations que font naître ces aspects effrayans.

N O T E S  
DU QUATRIÈME CHANT.

---

( Page 67 , au dernier vers. )

Imitez Le Pouffin.

Ce fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de payfages. Si on ne sçavoit d'ailleurs combien l'imagination du Pouffin s'étoit nourrie des ouvrages des grands poètes anciens, ce tableau suffiroit pour le prouver. Presque toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractère. Partout, au milieu des fêtes & des plaisirs, il montre la mort dans le lointain. « Hâtez-vous, dit-il ! qui » sçait si nous vivrons demain ? Nous mourrons ; il » faudra quitter cette belle maison, cette femme » charmante ; &, de tous ces arbres que vous culti- » vez, le seul cyprès suivra son maître, hélas ! » trop peu durable ».

C'est cette même philosophie, puisée dans les poètes anciens, qui dictoit à Chaulieu ces vers pleins d'une si douce mélancolie :

Muses, qui dans ce lieu champêtre  
Avec soin me fites nourrir,  
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,  
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations moitié voluptueuses, moitié tristes, agitant l'ame en sens contraire, font toujours une impression profonde ; & c'est ce qui



qui m'a engagé à jeter au milieu des scènes riantes des jardins , la vue mélancolique des urnes & des tombeaux consacrés à l'amitié ou à la vertu.

( Page 69 , vers 5. )

Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre  
Ceux qui , courbés pour vous sur des sillons ingrats ,  
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Dans ces vers , consacrés aux humbles sépultures des habitans de la campagne , j'ai imité quelques vers du Cimetière de Grai.

( Page 78 , vers 8. )

Mais loin ces monumens dont la vieilleffe feinte  
Imite mal du tems l'inimitable empreinte.

M. de Chabanon , dans une Epître fort agréable ; écrite en faveur des jardins du genre régulier , a remarqué , avant moi , que les vieux monumens réveillotent des souvenirs ; avantage que n'ont pas les ruines factices. Cette idée se trouve dans d'autres ouvrages , & particulièrement dans celui de M. Whateli : & d'ailleurs , elle est si naturelle , qu'elle étoit facile à trouver. Peut-être n'étoit-il pas aussi aisé de la bien rendre , sur-tout après M. de Chabanon : mais si je me suis rencontré avec lui , ce que j'ai tâché d'éviter , je répète que ses vers ont été faits avant les miens.

( Page 82 , vers 6. )

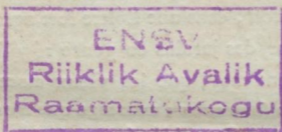
Toi , sur-tout , brave Cook , &c.

Tout le monde connoît les voyages instructifs

& courageux du célèbre & malheureux Cook, & l'ordre que fit donner notre jeune Roi de respecter son vaisseau sur toutes les mers ; ordre qui fait un égal honneur aux Sciences , à cet illustre Voyageur , & au Roi dont il devenoit , pour ainsi dire , le sujet par ce genre nouveau de bienfaisance & de protection.

*FIN DES NOTES.*

Rariteet



8668 ✓

---

*APPROBATION de MM. les Commissaires  
du Collège Royal de France.*

Nous, Commissaires nommés par l'Assemblée de MM. les Lecteurs & Professeurs Royaux pour l'examen du *Poëme des Jardins* par M. l'Abbé DELILLE, avons jugé cet ouvrage digne de l'impression. Au Collège Royal, ce 15 Mai 1782.

GARNIER, CARDONNE.

Vu le Rapport de MM. les Commissaires susdits, il est permis à M. l'Abbé DELILLE de faire imprimer son ouvrage, qui a pour titre : *Poëme sur les Jardins*, sous le privilège du Collège Royal. A Paris, ce 15 Mai 1782.

POISSONNIER, Doyen du Collège Royal,

---

A P A R I S,

DE L'IMPRIMERIE DE PHILIPPE-DENYS PIERRES,  
Imprimeur Ordinaire du Roi, du Collège Royal  
de France, &c. rue S. Jacques. 1782.

*NOMS des Libraires chez lesquels on trouve  
le POÈME DES JARDINS.*

---

PISSOT, quai des Augustins, }  
VALADE, rue des Noyers, } *A Paris.*  
CAZIN, Libraire, *A Reims.*

---

*FAUTE à corriger.*

*Page 37, vers 24. Monceaux, lisez Mouceaux.*





9. 24.

---

25-

No 1724.

RLB-782

Delille

$\frac{R}{V}$  8.668

